Ancien. M. L. 839; auulus, 837, et \*auula, 836 a?; \*auiolus, 830; B. W. aïeul.

Dérivés et composés : auia (et aua, Ven, Fortun., M. L. 823 et 813) : grand'mère (sur lequel a été fait sporadiquement auius, comme aua sur auus); auitus (dont la dérivation est obscure ; cf. maritus, patritus) : de grand-père, M. L. 834; auiāticus adj., et subst. oncle : M. L. 825; pro-, ab-, at-, trit-auus : aleul, bisaïeul, etc.; cf. Dig. 38, 10, 10, 16: atauus est abaui uel abauiae pater... huius appellatio personas complectitur sedecim appellatione facta per mares..., pater, auus, proauus, abauus, atauus; Isid., Or. 9, 6, 23: natris mei abauus mihi atauus est, ego illi trinepos, P. F. 13. 1. qui explique atauus par atta aui; cf. amita. V. tritauus. — Quelques représentants de atauia en roman, M. L. 752, At- de atauus est sans doute à rapprocher de atta, tritauus rappelle τρίπαππος, cf. trinepos. \*Bisauus est supposé par it. bisavolo, M. L. 9647. Pour strittauus, v. ce mot.

auus, comme anus, n'était pas d'abord l'un des noms de parenté indiquant une situation nettement définie. C'est originairement un nom familier désignant un « ancien » du groupe. L'islandais a āe au sens de « grandpère », et l'arménien haw « grand-père » (avec h, comme han: v. sous anus), le hittite huhhas. Des dérivés latins, aua et auia, désignent la « grand'mère », de même que le dérivé gotique awo. Désignant un « ancien » qui n'est pas le père, ce mot, avec ses dérivés, s'est prêté à désigner l'« oncle maternel »; c'est ce que l'on observe dans v. pruss. awis, lit. aoynas, v. sl. ujt; v. irl. aue e petitfils » semble dérivé de \*awa. En italo-celtique, un dérivé en \*-en-, élargi de façons différentes en latin et en celtique, a le sens de « oncle » : gall. ewythr, bret. eontr, lat. auonculus: le thème en -en- se voit aussi dans le composé germanique représenté par v. h. a. oheim, v. angl. éam « oncle ». Lat. abauus « trisaïeul » est. pour la forme, à auus ce que v. perse apanyaka arrière-grandpère » est à nuāka « grand-père ». L'emploi du préfixe pro- dans proauus se retrouve dans d'autres langues : skr. prapitamahá, gr. πρόπαππος, προπάτωρ, sl. praděvů.

auxilium : v. augeo.

auxilla : v. aulla.

axamenta, axare: v. aio.

axēdo, -onis : v. axis.

axilla, -ae : v. āla.

axiō, -ōnis m.: hibou (Plin. 10, 68; 29, 117). — M. L. 843.

1. axis, -is m. (avec & d'après les grammairiens) : essieu, axe; et en poésie « axe du monde, pôle » (à l'imitation du gr. ἄξων), d'où « ciel, climat; orbe d'une volute ». — Ancien (Caton), technique. M. L. 845.

Dérivés : axiculus : essieu, et axiculărius ; axeārius (Inscr.) ; axedō f. : cheville, clavette d'essieu (Mar-

cell., Gloss.). Cf. aussi M. L.: \*axālis, 840; \*axīlis, 841. B. W. essieu.

Premier terme de composé dans ax-ungia: graisso pour essieu; et simplement « graisse de porc ». A basse époque, le premier terme du composé n'apparaissant plus, ax- a été assimilé à un préfixe, d'où absungia assungia (Mul. Chir., Diosc.), exungia (Theod. Prisc. II 19; Mul. Chir.), etc. M. L. 846; irl. usca.

Cf. peut-être amb-axium, attesté seulement dans la glose de Paul. Fest. 26: ambaxioque circumeuntes: cater-

Lit. ašis, v. pruss. assis, v. sl. osi. Irl. aiss « voiture a qu'on lit dans un dictionnaire moderne n'a guère d'intérêt. Le thème \*aksi- « essieu » est l'élargissement par-i-d'un nom \*aks- de l' « essieu », dont la forme ancienne n'est pas attestée. Mais ce thème est supposé par les autres formes élargies: un élargissement par \*-en- dans v. h. a. ahsa et gr. &çw (tandis que le dérivé gr. &u-aç, a chariot » [littéralement « voiture à un seul essieu »] est tiré de \*aks- et non de \*aks-en-); un élargissement par -o- dans la forme indo-iranienne attestée par skr. Aksah av. aša-. En latin même, le dérivé āla (de \*aks-lā) est tiré de \*aks-; et le brittonique a aussi un dérivé en -l-gall. echel « essieu ». V. āla.

- 2. axis, -is m. : ais, planche. Peut-être autre graphie de assis, cf. asser. Le diminutif axula doit de même se lire assula.
- 3. \*axis, -is m.: sorte de bœuf sauvage, originaire de l'Inde d'après Plin. 8, 76.

\*axitia (axicia, acicia?) f. ou n. pl.: objet de toilette féminin: "A. \(\lambda\) de Plt., Cu. 578. Forme et sens obscurs. V. E. Leumann, Glotta 11, 188, et 12, 148.

\*axitiosus, -a, -um: adjectif attesté seulement dans deux fragments de comédies attribuées à Plaute (Astr. 2, Sitel. 1) où il est appliqué aux femmes. Sens incertain: cf. Varr., L. L. 7, 66: Claudius scribit axitiosas demonstrari consuplicatrices, ab agendo axitiosas. Vt ab una faciendo, factiosae, sic ab una agendo actiosae (axitiosae A. Spengel) dictae; et P. F. 3, 6.

Les gloses ont un substantif axitiō glosé factiō, cf. CGL V 6, 32. Le rapport avec agō (axim) a peut-être été imaginé par les grammairiens pour expliquer un terme désuet, de sens oublié. Dérivé de axitia « aimant les bijoux »?

axungia : v. axis 1.

azaniae, -ārum f. pl.: Plin. 16, 107, quae (nuces) se in arbore ipsa divisere, azaniae vocantur, laeduntque ceteras nisi detrahantur. De ἀζαίνω, ἀζάνομαι.

azymus, -a, -um: sans levain. Emprunt au gr. εξυμος, particulier à la langue médicale et à la langue de l'Église. Une prononciation azimus est attestée par les graphies des gloses. Les poètes latins scandent le mot avec la seconde syllabe brève, sans doute pour conserver l'accent grec sur l'initiale. Les formes romanes remontent soit à azimus, soit à azimus. M. L. 850.

La sonore simple b était à peu près inusitée à l'initiale d'un mot indo-européen normal. Tous les b initiaux résultent donc de phénomènes postérieurs à l'époque indo-européenne.

B

Quelques-uns proviennent d'innovations phonétiques :

\*dw- a passé à b- au cours de la période historique du

latin (v. bonus); ailleurs, il y eut des assimilations, ainsi

dans bibō et barba.

La plupart des mots à b initial n'ont pénétré que secondairement, dans des onomatopées ou tout au plus dans des mots populaires expressifs tels que balbus, bucca, broccus, ou par emprunt, ainsi bāca, buxus, ou sont d'origine dialectale, comme bōs, etc. D'autres enfin ne sont que des transcriptions de mots étrangers, sans existence réelle en latin.

Dans ces conditions, la lettre b ne contient presque pas de verbes et peu de substantifs ou d'adjectifs de la langue noble.

babae: exclamation de la langue comique; = βαδαί, comme papae = παπαί; cf. fr. bah, M. L. 851.

babaecalus, -I m.? Origine et sens inconnus; terme d'injure, adressé à des esclaves par un interlocuteur du banquet de Trimalcion dans Pétrone, se retrouve dans Arnobe appliqué à des jeunes gens frivoles et débauchés. De βαδαl καλός (ου καλῶς, suivant A. H. Salonius, Comment. in honorem I. A. Heikel, p. 132) « oh le beau »?

babbiae? Plin. 15, 15, quae regiae uocantur (scil. oliuae) ab aliis maiorinae ab aliis babbiae (var. bambiae). Mot osque? Le nom propre Babbius est fréquent dans les régions de langue osque.

babit: γαωριζ (Gloss.). Cf. babiger = « stultus », babo « interiectio inridentis », babulus (cf. ital. babbio « stultus »), baburus « stultus », bauösus = babösus?, Vitae patrum 5, 14, 4, et les articles bab, \*baba dans M. L. 852, 853; fr. babil, babiller. Formations onomatopéiques, cf. βαβάζειν, dans Hésychius, et \*babbus, M. L. 857, nom enfantin du père, ital. babbo, etc. Le type à redoublement baba- se trouve dans beaucoup de langues pour désigner le « papa » ou la « maman », soit le « bébé ». Cf. bambalō.

baca, -ae f.: 1° baie (d'un arbre; cf. CGL V 559, 51, bacas omnis fructus agrestium arborum). En ce sens, ancien, usuel et classique; 2° par image, « objet en forme de baie, boule », et surtout « perle » (poétique). — Panroman, sauf roumain. M. L. 859. Celt.: irl. bagaid, britt. bagad.

Dérivés et composés: bācula: petite baie, M. L. 873; bācālis; bācālia, -as f.: laurier à baies; bācālus: perlé; bācifer. Sur la forme bacca, v. Thes. II 1657, 14 sqq.

Les mots qui se rapportent à la culture de la vigne et au vin (v. sous uinum) sont d'origine méditerranéenne. Le rapprochement avec Báxxoc, divinité thrace, est séduisant. D'autre part, Varron dit, L. VII, 87, que uinum in Hispania bacca. V. aussi baccar.

bacalusiae, -ārum f. pl.?: mot de Pétr. de sens incertain « folle supposition »? Bücheler rapproche βαυκάλημα, καταδαυκάλησις.

\*bacar?: uas uinarium simile bacrioni, P. F. 28, 3. Cf. dans les gloses bacario. urceoll genus », bacarium « uās uīnārium »; bachia (et baccea): — primum a Baccho, quod est uinum, nominata; postea in usus aquarios transiit, Isid., Or. 20, 5, 4 (le mot est considéré, sans reisons suffisantes, comme celtique par Sofer, p. 165, n. 1); bacrio, dans P. F. 28, 1, bacrionem dicebant genus uasis longioris manubrii. Hoc alii trullam appellant. — Mots non attestés dans les textes, mais demeurés partiellement dans les langues romanes, cf. M. L. 860, 862, 863 b, 866, bacar, \*bacca, \*baccu, baccae, baccinum, et en germ.: bas all. back, v. h. a. bekkin. Cf. Delgado, Emerita 14, 123 sqq.

V. baca.

baccar, -ris n. (et baccaris, -is f.): plante mal déterminée, nard sauvage (Pline 12, 45; 21, 29), digitale, cyclamen?, employée pour conjurer le mauvais sort. Emprunt au gr. βάσκαρ, βάσκαρις, attesté depuis Vg. Les graphies bacchar, baccharis sont tardives. M. L. 863 a; irl. bachar.

bacchor, -āris, -ātus sum, -ārī : fêter Bacchus; par suite « être en état d'ivresse ou d'exaltation, s'agiter furieusement ou sans frein », etc. Dénominatif proprement latin tiré de l'emprunt ancien au gr. Bacchus, Baccha f. (= Bácxyos, Bácxyn); Bacchas m. (écrit bacas dans le SCB), passe én irl. bach. Peut s'employer, comme le gr. βaccycécoca, au passif, surtout en poésie : l'adjectif bacchātus est fréquent dans ce sens. Le verbe est attesté dans tout le cours de la latinité, en prose, comme en poésie. Conservé dans un parler italien? M. L. 865 a.

Dérivés: bacchābundus, sans doute archaīsme repris à l'époque impériale; bacchātiō: états bachiques; et Bacchānālia n. pl. (formé sans doute d'après Volcānālia, Sāturnālia; de baccha on attendrait \*bacchālia): bacchanales; d'où le singulier bacchānal, comme lupānar. — A pris un sens péjoratif qui est resté dans l'italien baccano, cf. M. L. 865. Composé: dēbacchor (rare). Les autres formes, bacchicus, bacchius, sont grecques.

bacciballum, -In.: mot d'argot employé par un des convives du banquet de Trimalcion dans Pétr. 61. Il est joint l'épithète pulcherrimum, et l'expression désigne « un beau brin de femme ». Cf. peut-être, pour la seconde partie, ἀρύδαλλος et, pour la première, bacca.

\*baccinon (-num): bassin. Cf. Greg. Tur., HF 9, 28, clipeum cum duabus pateris ligneis, quas uolgo bacchinon uocant. Gaulois? M. L. 866; B. W. sous bassin. V. bacar.

\*haceolus, -I m.: mot qu'Auguste, au dire de Suétone, employait pour stultus. Cf. peut-être bacerus « baro factus », CGL IV 210, 10 (mais le texte est peu sûr). Gr. βά-κηλος avec même suffixe que dans corneolus?

\*bach: exclamation marquant la joie, d'après Explan. in Don. gramm. IV 562, 20.

bacrio : v. bacar.

baccinon

\*bacucel: dans Cassian. Conl. 7, 32, 2, alios ita eorum corda quos ceperant inani quodam tumore uidemus infecisse, quos etiam bacuceos uulgus appellat... Mot étranger?

baculum, -In. (et à basse époque bac(u)lus, cf. Thes. II 1670, 65 sqq.): bâton, canne. Ancien et usuel. M. L. 874; celt.: irl. bace, bachall, britt. bagl. B. W. bâcler.

Diminutif: bacillum (bacillus): baguette. Les formes romanes remontent à baccillum, attesté à basse époque sous la forme bacchillum, CIL VI 18086; cf. M. L. 870; Thes. II 1668, 37 sqq., et dont l'1 géminé se retrouve peut-être dans imbēcillus; v. ce mot.

La forme bax, GLK, Suppl. 71, 8: bax, inde fit diminituue baculus, sans autre exemple, n'est sans doute

qu'une imagination de grammairien.

Le nom grec βάκτρο, βακτηρία du « bâton », de la « canne » livre un radical \*bak-, de type populaire en indo-européen avec son b et son a, et qui se retrouve, avec k géminé, dans irl. bacc « bâton recourbé ». Dans baculum, il y a un suffixe de nom d'instrument comme en grec. La géminée attestée dans lat. baccillum rappelle la forme irlandaise; mot populaire.

\*baditis : nymphéa. Mot gaulois d'après Marcel. Empir., Med. 33, 63.

badius, -a, -um: bai, brun (de equo); cf. Varr., Men. 358. Terme technique. — Le gentilice Badius ne se trouve qu'en territoire osque; Badusius est ombrien. Le correspondant de l'adjectif n'existe qu'en celtique: irl. buide « jaune », gaul. Bodiocasses? — M. L. 877, passé aussi en grec moderne βάδιος, -δεος. Cf. basus. Î

bado, -are : v. bat.

baető (būtō), -is, -ere (rare et archaīque; quelques exemples de Plaute, Pacuvius, Varron, celui-ci citant sans doute la loi des XII Tables; il y a peut-être une forme déponente baetor (būtor? cf. biti, proficisci, dans CGL III 511, 57), cf. Thes. II 1679, 41): aller.

Baetō a formé quelques composés, du reste aussi rares que le simple et dont certains sont mal attestés : ā-, αά-(αr-?, cf. arblter?), ē-, re-, im-, per- (cf. P. F. 235, 19, perbito, perbitere Plautus pro perire posuit), praeter-, inter-, trānsbūtere. C'est de ces composés qu'a été tiré le simple būō, cf. P. F. 31, 28, būtienses dicuntur qui peregrinantur assidue. Un ancien subjonctif-optatif en -sest peut-être conservé dans la glose baesis : προσέλθης CGL II 27, 55.

Les rapprochements qui ont été tentés avec la racine

du gr. 1671 (dor. 1672) supposeraient une origine oscoombrienne (ou latin rural; cf. 1638) du mot; du reste, ils sont vagues. L'ombrien a une forme ebetrate (he-) qu'on traduit par in exitus (?), l'osque un nom propre au gén. Baiteis « Baetī ». Lette gàita « fait d'aller » ne fournit pas un point d'appui suffisant.

\*bafer (-fra, -frum?): grossus, ferinus, agrestis (Gloss.). Dialectal et d'origine obscure. Cf. uafer?

\*baia, -ae f.: feuille de palmier. Mot copte cité par S¹ Jérôme, adu. lou. 2, 13, cubile eis de foliis palmarum quas baias uocant contextum erat; cf. gr. βάζς, βάζον.

\*baia, -ae 1.?: seulement dans Isid., Or. 14, 8, 40, [portum] ueteres a baiulandis mercibus uocabant baias, illa declinatione a baia, baias ut a familia, familias. Cf. M. L. 882, qui se demande — sans raison, semble-t-il — si le mot est ibérique. Il se peut que ce mot soit di à une erreur d'Isidore, qui a pris pour un nom commun le nom du port de Baiiae, d'après la glose de Servius, ad Ae. 9, 707, ... ueteres tamen portum Baias dixisse.

**l** baiāna (faba) -ae f. : fève de Baies (Apic. 5, 210). M. L. 885. De *Baiiae*.

bāiulus (baiiu-, bai(i)o-), -I m.: portefaix, d'où le dénominatif bāi(i)olō (bāi(i)u-) et ses dérivés, attestés à l'époque archaīque et repris par les archaīsants de l'époque impériale et en bas latin; cf. M. L. 886-888, bajulus, -a (b. aquae); bajulāre, fr. bailler, v. B. W.; et celt.: britt. baiol; bāi(i)onula: Isid., Or. 20, 11, 2, — est lectus qui in itinere baiulatur.

Étymologie inconnue.

\*hala, -ānis : pie (cheval) = gr. φαλιός. Mot germanique, une fois dans Ennodius.

balanus, -I f. et m.: 1° gland et toute espèce de fruit en forme de gland; 2° balane, mollusque; 3° suppositoire. Emprunt au gr. βάλανος attesté depuis Pit. De là: balanātus: balano herba tinctus (époque impériale). M. L. 894. Pour l'a intérieur, cf. alacer, alapa, etc.

halatro. -onis m. : sens exact inconnu. Il est possible que le mot ait désigné un acteur de bas étage, cf. Hor., S. 1. 2. 2. mendici, mimae, balatrones, hoc genus omne, et Vopiscus, Car. 21, 1, ne patrimonia sua... mimis ac balatronibus deputarent. Le plus souvent employé comme terme injurieux, cf. histrio et le fr. cabotin. Explications diverses, et du reste tardives, chez les anciens : balatrones a balatu et uaniloquentia, dit le scoliaste d'Horace, qui dans un autre endroit le définit : balatrones dicuntur rustici homines inepti et triuiales, et encore : - derisores, liberiores in loquendo, procaciores, abiecti. Ailleurs encore le mot est rapproché de barathrum et expliqué qui bona sua... in barathrum mittunt. Cf. encore le scol. d'Hor., Sat. 2, 3, 166 : P. Seruilius Balatro... fuit... tantus devorator ut simili uitio laborantes balatrones dicti sint. - Attesté depuis Lucrèce ; rare et populaire.

Semble correspondre à un verbe \*balatrō, -ās comme uapulō, -ōnis à uapulāre (cf. blaterō), forme sans doute onomatopéique (cf. bālō et lātrō), rapprochée ensuite de barathrum par étymologie populaire. Si le mot appartient au théâtre, une origine étrusque n'est pas impossible; cf. histriō. Cf. Schulze, Lat. Eigenn. 349.

balbus, -a, -um: bègue. Attesté depuis Lucilius. M. L. 898; B. W. sous ébaubi; irl. moderne balb. Fréquent comme cognomen, d'où Balbius, Balbīnus, Balbillus, etc.

Dérivés: balbō, ās (Gloss.), v. fr. bauber; balbuttiō, balbūtiō, -īs (cf. pour la formation caecūtiō, friguttiō, etc.), d'où v. h. a. balbzôn.

Terme expressif, dont d'autres langues indo-européennes ont des parallèles : skr. barbarah « hègue » et balbalākaroti « il bégaie » ; serbe blebetati et r. lbo obólit' « bavarder »; lit. blebénti « bavarder ». En grec, « je bégaie » se dit βαμβαίνω; le mot βάρβαρος est du même groupe, varié pour la forme comme pour le sens. Vocalisme a de type « populaire », cf. caluis, etc. Forme à redoublement brisé.

halearicum (triticum) n.: sorte de froment, originaire des îles Baléares (Plin. 18, 67). M. L. 902.

balineum, balneum, -ī n.; pl. bal(i)nea et balinea f. (fait sur le type epulum, epulae?, les deux mots sont souvent joints, e. g. Tac., A. 15, 52, balneas et epulas inibat), d'où un singulier balnea déjà dans Varr., L. 19, 68: bain, bains. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain, sous la forme \*baneum, M. L. 916; B. W. s. u. Emprunt ancien au gr. τὸ βαλανεῖον, τὰ βαλάνεια, le terme latin était lauātrīna, cf. Varr., L. L. 9, 68. La tradition se partage entre balineum (-neae) (qui avait l'inconvénient d'offrir une succession de trois brèves) et balneum. Plt. et Térence emploient balineae; les dacty-liques, balneum. Même hésitation dans les inscriptions. Le pluriel a désigné d'abord «les bains publics», et c'est la forme la plus anciennement employée; le singulier n'apparaît que sous l'Empire.

Dérivés: balneārius (ancien, classique) et balneāris (tardif); balneātor (déjà dans Plt.), sur lequel semble avoir été fait tardivement balneō, -ās, tous deux panromans, sauf roumain, M. L. 913-914; balneolum, M. L. 915; balneātus; balneāticus (tardifs); balniō, -īre et baniō? (cf. Thes. s. u.); balnitor (Gloss.), formé comme iānitor. olitor. etc.

Le -ln- de la forme courante balneum était rare en latin, d'où ce groupe avait été éliminé anciennement (v. tollō); la langue populaire a prononcé baneum (-nium), sur quoi reposent les formes romanes et l'emprunt slave (v. sl. banja, etc.).

ballaena, ballena, -ae (et ballō, Gloss., d'après leō, leaena?) f.: baleine. Non pas emprunt au gr. φάλανα, comme le dit Festus, cf. P. F. 28, 6, ballenae nomen a Graeco descendit. Hanc illi φάλαναν dicunt antiqua consuetudine qua πυρρόν burrum, πύξον buxum dicebant; mais plutôt mot de même origine (illyrienne?); cf. Brüch, Glotta 10, 198, et Kretschmer, ibid. 12, 280. Déjà dans Plaute. Panroman, sauf roumain. M. L. 910; irl. balain.

L'l géminé du latin correspond au  $\lambda$  grec ; cf. corcodillus. Pour le b, cf. Brugës (Enn.) =  $\Phi$ poyés.

Dérivé : ballaenāceus.

ballāria : v. bellāria.

ballista, -ae f. Emprunt technique à un gr. \*βαλλιστάς issu de βαλλίζειν. Sur le changement de genre, cf. catapulta, coclea, etc. Le mot désigne dans Plaute le projectile plutôt que la machine elle-même, qui se dit

ballistārium, cf. Poe. 201-202, de même que catapulta désigne un trait de catapulte, Cu. 689-690. — Forme tardive ballistra (cf. ital. balestra) et ballistrārius (cf. genesta et genestra; v. aplustra). M. L. 911 et v. h. a. balstar.

Dérivés et composés: ballistārius; arcu-ballista, M. L. 618 a, B. W. arbalète, carroballista, manuballista; exballistō, -ās (création plautinienne, Ps. 585).

ballo, -ās, -āre: danser, baller. Premier exemple dans St Augustin. — Panroman, sauf roumain. M. L. 909; B. W. sous bal.

Dérivés: ballātor, ballātiō, ballēmatia, ballistia, tous de basse époque. — Ballō semble être un emprunt au gr. βάλλω (doublet de πάλλω) dans le sens de « danser », cf. βάλλίζω (usité en Sicile et en Grande-Grècc) qu'on retrouve dans ballistia; ballēmatia suppose \*βαλλημάτιον, diminutif de βάλλημα.

balneum : v. balineum.

bālō, -ās, -āre (il y a un doublet bēlō attesté dans les gloses, cf. Thes. II 1709, 1, auquel remontent les formes romanes, M. L. 1021; B. W. bêler): bêler. Usité de tout temps. Le pluriel bālantēs, qui est un substitut poétique de ouēs (Enn., Lucr., Vg.), est peut-être calqué sur gr. μηκάδες (Théocr. 1, 87 et 5,100).

Dérivés : bālātus, -ūs m.; bālābundus (tardif).

Un b et un l se retrouvent, autrement disposés, dans gr. βληχάομαι (avec η aussi dorien), v. sl. bléjati, etc., et dans v. h. a. blázan, m. h. a. bleken (aussi avec b sans mutation), lat. blatiō, blaterō; l est fréquent dans les verbes qui indiquent des bruits : cl. cuculāre, ēiulāre, gracillāre, flēre, etc. Cl. aussi Etym. Magn. βῆ τὸ μιμητικὸν τῆς τῶν προδάτων φωνῆς; Varr., R. R. 2, 1, 7 : (oues) a sua uoce Graeci appellarunt mela. Nec multo secus nostri ab eadem uoce, sed ab alia littera (uox earum non « me » sed « be » sonare uidetur) oues « ba(e)lare » uocem efferentes dicunt, a quo post « balare » extrita littera ut in multis.

balsamum, -I n.: baume et « baumier ». Emprunt attesté depuis Virg. au gr. βάλοσμον, lui-même d'origine sémitique, dont ont été formés balsamārius, balsameus. Passé dans les langues romanes, sans doute par la langue de l'Église, M. L. 918, B. W. s. u., et en got. balsan.

Composés: corpo-, opo-, xylo-balsamum, cf. Niedermann, Mus. Helv. 1, 231 sqq.

balteus, -I m. et balteum. n. (les dactyliques usent des deux formes suivant les nécessités du vers): baudrier. Mot étrusque d'après Varr. cité par Charis., GLK I 77, 5, balteus masculino genere semper dicitur ut clipeus... Sed Varro in Scauro baltea dixit et Tuscum uocabulum esse. Cf. calceus, pluteus, puteus, clupeus, cuneus.

— Ancien. Panroman. M. L. 919; et germ., attesté par finn. pelttari « bourrelier », v. h. a. balz, etc.

Dérivés : balteolus et b. lat. balteo. -ās.

balūx, -ūcis (bal(l)ūca, -ae) f.: sable d'or. Depuis Pline. Cf. Hesychius βάλλεκα ψῆφον. Esp. baluz; cf. M. L. 920. Mot ibérique, comme un certain nombre de termes relatifs à l'industrie des mines? Cf. Plin. 33, 77, palagas, alii palacurnas, iidem quod minutum est balucem uocant. hambalium (bambi-, bambōrium), -I n.: instrument de musique, sans doute tambour? Cf. bombus, emprunt au gr. βόμδος et ses dérivés. Mot tardif (Anthol., Explan. in Don.). M. L. 922.

bambalő, -ōnis m.: bègue. Bas latin. Emprunt au grec; cf. βαμβαλός, βαμβάλειν. Le surnom Bambaliō, -ōnis est déjà dans Cic., Phil. 2, 90. Cf. balbus et babit.

\*bambax?: uniquement sous la forme bambacis, glasse lanae similis flos arboris, cf. Thes. s. u.; v. bombyx.

\*bancālis: stratoria sunt bancales, CGL V 624, 14. Germanique. M. L. 925, bancale; B. W. banc.

hancus, -I m.: poisson de mer inconnu (Cael. Aur.). Conservé en vieux sicilien, cf. M. L. 926. Peut-être déformation du gr. βάκχος, autre nom du poisson δνίσκος « merluche ».

\*bandus, -I m. (bandum n.): mot de glossaire, germanique; cf. got. bandwa « signum ». M. L. 929; B. W. bande, II.

\*bannita (Gloss.): syllaba i. congluttinatio litterarum uel temporum, CGL V 562, 23; cf. Carm. de Alphab. 11, littera D omnipotentis habens nomen (cum) 'us' bannita iuncta.

\*bannus, -I (Greg. Tur.): le Thes. renvoie à Du Cange, s. u. bannum. Sans doute celtique. V. B. W. ban.

baptizō, -ās (baptidiō, bat(t)izō): emprunt fait par la langue de l'Eglise au gr. βαπτίζω et passé dans les langues romanes, comme les dérivés baptismus (-mum), baptista, baptistērium (en partie sous des formes savantes), M. L. 937 a, 939. Celt.: irl. baithis, bauptaist; britt. bedyddjo.

Dérivés latins : baptizātiō, -tor.

barba, -ae f.: barbe. D'après les grammairiens, e. g. Caper, GLK VII 99, 24, barbam hominum, barbas pecudum dicimus; distinction qui est loin d'être observée. Cf., toutefois, Colum. 8, 2, 9, paleae gallinaceerum ex rutilo albicantes quae uelut incanae barbae dependent. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 944; B. W. s. u.; celt.: britt. barf.

Dérivés et composés: barbus m. (barba), barbulus, -bellus: barbeau, M. L. 950-951; barbula: b. hircī = tragopōgōn; barbiō, -is (rare et tardif, deux exemples); barbiō m.: sorte d'oiseau?; barba louis: joubarbe, M. L. 4593; barbātus: barbu, d'où à basse époque « homme » et « mari », cf. barbāti, legitimi, CGL V 492, 36; panroman, M. L. 946f; barbātulus; barbō, -ās n'existe que dans le vers dépourvu de sens barbara barbaribus barbabant barbara barbis, C. E. 951 (Pompéi); barbitium (Ap.; cf. capillātum): barbiche, M. L. 948; barbūta: M. L. 949; barbūtoria: coupe de la première barbc (Pétr.; cf. capillāturiae); barbiger; barbitondium (seulement dans les scoliastes de Perse et Juvénal; et barbi-tōnsor, -tōn(s)trīz, Gloss. du moyen âge); barbēscō, -is; imbarbēscō, imberbis: imberbe.

Composés littéraires: ahēnobarbus; inlūtibarbus; pezibarbus. Cf. aussi barbustinus? homo qui fert barbam plenam prorisinis (= pruriginis), CGL V 592, 29. V. Lowe, Prodr., p. 62.

Mot propre à une partie seulement de l'indo-européen; v. sl. brada (r. borodd), lit. barzdà, v. h. a. bart. Le parallélisme de barbātus avec v. sl. bradatü et lit. barzdtas « barbu » est à noter. Le germanique enseigne que le primitif était \*bhardhā; de là devait sortir ital. \*farfā, qui n'est pas attesté dans ce qui reste de l'osco-ombrien, mais subsiste peut-être dans it. farfecchie « moustache ». En latin, \*-rf- a passé phonétiquement à -rb- et f- initial a passé à b par assimilation (pas d'assimilation dans fiber, où le b n'est pas appuyé).

barbarus. -a. -um : emprunt au gr. βάρδαρος. -i dicebantur antiquitus omnes gentes exceptis Graecis, Vnde Plautus (Mi. 211) Naeuium poetam Latinum barbarum dicit. Fortasse et ob hoc noster apostolus (Paul., ad Rom 1, 14) Graecis ac barbaris se debitorem esse fatetur. P F. 32, 14. S'est d'abord dit des peuples autres que les Grecs, puis des peuples autres que les Romains, Chez les chrétiens équivaut à gentilis, paganus : cf. Lact. mort. pers. 5, 6, in templo barbarorum deorum. - Ancien, usuel, M. L. 945; B. W. sous brace; barbe II. Celt. irl. barbar. Barbarus étant souvent substantif, la langue a créé un adjectif dérivé barbaricus. Substantivé tardivement dans les acceptions de barbaricum : 1º cri de guerre, 2º terre barbare, 3º au pluriel barbarica : broderies d'or. d'où barbaricarius : brodeur d'or. Autres dérivés : barbaria (-ries) : barbarie ; barbarismus : barbarisme, V. balbus.

barbus, barbulus : v. barba.

barca, -ae f.: barque. Bas latin, dérivé sans doute de bāris, emprunt au gr. βāρις, lui-même empruntél; v. Sofer, p. 111, n. 3, et 175, et Bücheler, Kl. Schr., 3° vol. p. 135.

Dérivés: barcula, barcella (N. Tiron. 110, 14 et 17); barcārius (époque impériale). M. L. 952, 953; B. W. s. u.; irl. barc; germ. barke.

\*barcala, -ae?: terme d'injurc ou de mépris employé par Trimalcion, Pétr. 67. Apparenté à bargus? Cf. barginna, bargenus. Mot de type vulgaire (étrusque?) en -a.

\*bardalla (bardala, bardaia, bardea): κορυδαλλός δρνεον, alouette huppée. Mot gaulois; cf. bardus « chanteur »? Gloss.

\*bardana, -ae f.: grande bardane (Ps. Ap. 36, l. 23); autre nom de l'herba personacia. Lire dardana?

\*bardia: dans CGL III 432, 9, lnndc φοράς, equa bardia. Cf. fordus, sous ferő?

bardocucullus, "I m.: manteau gaulois (Martial); cf. sans doute bardaicus... calceus a gente Bardorum, schol. Iuuen. 16, 13.

bardus, -a, -um: lent d'esprit, sot; — stultus a tarditate ingenii appellatur... trahitur autem a Graeco, quod illi βαρδός dicunt, P. F. 31, 10. Rare; mot populaire, sans doute emprunté, comme l'indique Festus: « Les mots de ce sens sont souvent des emprunts; cf. all. stupid, idiot, kretin » (Niedermann).

\*bardus, -I m.: mot gaulois, cf. P. F. 31, 13, — gallice appellatur qui uirorum fortium laudes canit, auquel s'apparente barditus de Tac., Germ. 3.

\*hargus, -a, -um (Gloss.) : doute, ingenio carens. Il

faut y joindre sans doute barginna (barginus, bargena, bargina) souvent glosé barbarus, et les noms propres Bargius, Barginna, étrusques?

\*bargus, -I m.: échafaud. Seulement dans la loi Salique, cf. Thes. s. u. Sans doute mot germanique.

\*baria (barria, braria): regula, norma, rubrica, CGL V 592, 43; IV 602, 10. Sans doute gr. βαρεῖα.

\*barinula?: Serv., G. 1, 109, nam et scrutatores uel receptores aquarum aquilices dicuntur, barinulas dixerunt. Cf. Thes. s. u.

baripe: nom d'une pierre précieuse, dans Pline 37, 150, nigra sanguineis et albis nodis. Dite aussi baroptenus (Plin., ibid.), et baroptis (bariptos var.), Isid., Or. 16, 1. 5.

\*Barnus : divinité des portes, citée par Tertullien, Scorp. 10, à côté de Forculus et Limentinus. Étrusque?

băro : v. le suivant.

bārō, -ōnis m.: sot, imbécile. Attesté depuis Lucilius (uārō, 1121) et Cicéron; rare. L'ā est attesté dans Perse 5, 138, où le scoliaste note barones dicuntur serui militum qui utique stultissimi sunt, serui scilicet stultorum. Mais il est probable que le scoliaste confond avec le bārō classique, qui n'a d'autre sens que celui qui est indiqué plus haut et qui rappelle bardus, etc., un barō d'origine germanique, auquel se réfèrent et la glose d'Isidore, Or. 9, 4, 31, iidem (mercennarii) et barones graeco nomine, quod sint fortes in laboribus; βαρὸς enim dicitur grauis, quod sit fortis, et celle de CGL V 592, 13, barones (bargines codd.) fortes in bello. Cf. M. L. 961 et 962; B. W. sous baron; irl. barún. Au premier se ratachent bārōsus: σοδαρὸς βακηλὸς, et barunculus (Gloss.); et Bar(r)ōnius: étr. paru-?

barrus, -I m : éléphant; cf. Isid., Or. 12, 2, 14, elephas apud Indos... a uoce barrus uocatur. De la : barrio, -Is; barritus, -ūs m ; barrinus; et CGL V 270 barrans : elefans. Le mot est attesté à partir d'Horace et a dù pénétrer avec les éléphants indiens amenés pour les jeux. Elephās est un mot africain.

basaltes!: autre forme de basanites m., transcription du gr. βασανίτης, sans doute d'origine africaine (Plin., Isid.).

bascauda, -ae f.: cuvette. Mot étranger, brittonique d'après Martial 14, 99, barbara de pictis ueni bascauda Britannis, | sed me iam mauolt dicere Roma suam; plutôt gaulois. Non attesté en dehors de Mart., Juv. et des gloses. Cf. M. L. 969: B. W. bache.

basēlus, -I m. : autre forme de phasēlus, dans Isid., Or. 19, 1, 17.

basilicus, -a, -um: emprunt au gr. βασιλικός « de roi », spécialisé dans divers sens techniques: basilicum « le coup du roi » (au jeu de dés); basilica, terme d'architecture désignant un édifice public (βασιλική στος, basilica Porcia, Iulia, etc.), et spécialement à partir du Iv° siècle après J.-C., un édifice destiné au culte chrétien. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 972; B. W. s. u., et en irl. baslec; tandis que basilicum (attesté aussi sous les

formes basilica, basiliscus) a servi à désigner la plante dite basilic « regia herbarum », M. L. 973, 973 a; irl. bassilic. Cf. aussi basiliscus = gr. βασιλίσκος: le serpent basilic (Plin. 8, 78).

Dérivés latinisés : basilicē (Plt.); basilicula (Paul. Nol.), basilicārius (Isid.), subbasilicānus (comme subrostrānus), formation plaisante de Plaute.

basis, -is f.: base (de statue, de colonne, etc.). Emprunt technique au gr. βάσις, le mot latin étant fundamentum; demeuré dans quelques dialectes italiens, M. L. 975. Peut-être faut-il y rattacher la glose bas(s)iat, sustinet, CGL V 492, 40; cf. Thes. s. u.

bāsium, -I n. (usité surtout au pluriel): baiser. Employé d'abord comme sāuium, avec un sens érotique qui n'est pas dans ōsculum, cf. Serv., Ae. 1, 256, sciendum osculum religionis esse, sauium uoluptatis, quamuis quidam osculum filiis dari, uzori basium, scorto sauium dicant. Toutefois, la distinction a tendu à s'effacer, et à basse époque bāsium et son dérivé bāsiāre s'emploient pour ōsculum, ōsculārī, cf. Fronton, p. 26, 13, basia patrem tuum, amplectere; cf. Haupt, Opuscula II 106. Attesté depuis Catulle; rare (Plt. ne connaît que ōsculārī et sāuium). Semble évité par la langue classique, qui devait trouver le mot inconvenant. Bāsium, bāsiāre ont seuls survécu dans les langues romanes. M. L. 976 et 971; B. W. s. u. Dim. bāsiolum (Pétr., Apul.).

L'apparition tardive du mot laisse supposer un emprunt, celtique? Catulle, qui semble l'avoir introduit dans la langue écrite, était originaire de Vérone.

bassus, -a, -um (Gloss.): crassus, non altus. M. L. 978; britt. bas. Adjectif bas latin, peut-être d'origine osque, comme les cognomina Bassus, Bassa, Bassius, Bassia, dont les premiers porteurs sont campaniens, cf. Herennius Bassus Nolanus, ap. T.-L. 23, 43, 9, et Thes. II 1781, 31 sqq. Les gloses donnent encore bassulus, CGL II 400, 12; bassilitās, ibid. 14; et les langues romanes attestent un verbe \*bassiāre, M. L. 977 (en face de \*altiāre); cf. aussi bassāre dans le latin médiéval; v. B. W. bas, baisser.

\*bassus, -ūs m.: substantif peut-être imaginé par Probus, Inst. Gramm. IV 115, 31; 193, 15; 203, 8, pour établir une différence entre le nom propre Bassus, -ī et le « nomen appellatiuum ».

bastaga, -ae f.: bagage. Emprunt tardif au gr. βασταγή, M. L. 980.

basterna, -ae f.: litière, palanquin traîné par deux mulets ou par des porteurs; cf. Isid., Or. 20, 12, 5, et Rich. s. u. — De là basternārius (Symm.): porteur. Mot de basse époque, peut-être dérivé de bastum, comme fusterna de fustis, etc.? Le grec a βαστάζω « porter », qui est, du reste, sans explication.

bastum, -I n.: bâton (un exemple dans Lampride). Les formes romanes remontent à \*bastō, -ōnis: it. bastone, fr. bâton, prov. cat. esp. baston, port. bastāo; bastum est peut-être à l'origine de fr. bât, ital. basto, prov. basta. Cf. M. L. 982, 983; B. W. S. U.

\*basus: rufus, niger, CGL V 170, 28. Prononciation dialectale ou tardive de badius? M. L., Thes. s. u., en dérive l'esp. bazo, mais ne le mentionne pas dans le

bat: onomatopée, imitant le bruit du bâillement, cf. Charis., GLK I 239, 21, bat: sonus ex ore cornicinis lituum eximentis, ut Caesellius Vindex libro B litterae scribit.

De bat est dérivé un dénominatif \*batō, -ās « bâiller », qui figure dans les gloses sous la forme badāre, CGL V 601, 8, ou battāre avec géminée expressive (battat : ginath, CGL V 347, 50), et auquel remontent les formes romanes du type fr. « bécr », etc. M. L. 988. Sans rapport avec l'adjectif v. irl. bāith « idiot », qu'a rapproché Thurnevsen.

De \*batō a dû exister un nom dérivé \*batāc(u)lum « bâillement », dont a été formé un second dénominatif batāc(u)lāre, conservé aussi par les gloses et qui a fourni les verbes du type bâiller, M. L. 986; B. W. s. u. De batāclāre dérive batāclātiō, Gloss. Salom. Batāre, batāculāre, formations expressives, ont éliminé ōscutāre, qui est très peu représenté, et sous des formes altérées, dans les langues romanes.

batia, -ae f.: nom de poisson dans Plin. (une raie?), dérivé dans doute de batis, -is, emprunt au gr. βατίς.

batillum: v. uatillum. Mais les formes romanes remontent à batillum, \*batile, M. L. 992, peut-être \*batulus 997.

batioca, -ae f.: coupe à vin. Emprunt à une forme dialectale (Tarente, Héraclée) correspondant à ion.-att. βατιάση. Un exemple de Plt. et un d'Arn. On trouve aussi batiola, de même sens (Plt., Colax, frg. 1).

battuō, -is, -ere (battō attesté à partir de Fronton): battre; quelquefois avec le sens de futuō, Cic., Fam. 9, 22, 4. Mot rare dans les textes, mais déjà dans Plaute, populaire, technique. Panroman; gall. bathu « battre monnaie ». B. W. battre.

battuālia (battā-) adj. n. pl. (cf. Charis., GLK I 33, 25: neutra semper pluralia... battualia) devenu féminin; battuātor. Cf. aussi \*battuāculum, M. L. 994-996; abbatere, Lex Salica 41 add. 1; M. L. 11; B. W. sous abattre; dēbattuere (sensu obsceno, Pétr.), conbattuere, M. L. 2073. Irl. betlim « battālia »?

ÎRappelle des mots celtiques de sens et de forme différents. Pas d'origine connue; comme dans  $fut(t)u\bar{o}$ , la consonne géminée est expressive.

**1\*batulus, -a, -um**: Gloss. et gramm., cf. Martyr., GLK VII 167, 10, quae nusquam nisi in diuersis cottidianis glossematibus reperri... batulus μογίλαλος. Emprunt au gr. βάταλος, βάτταλος.

\*batus, -I : nom de mesure, emprunté à l'hébreu.

baubor, -āris (et baubō, -ās), -ārī: aboycr. En dehors de Lucrèce 5, 1071, ne figure que dans les grammairiens et les glossateurs. Le terme usuel est latrō, -āre. M. L. 1000 a et 1001. \*baubulāre.

Onomatopée ; cf. lit. baūbti « mugir », baūbis « le dieu qui mugit », gr. βαόζω, etc.

baucālis -is, f. : = gr. βαυκάλις ή. Emprunt tardif. Cf. M. L. 1002.

bauosus : v. babit.

baxea, -ae (baxia, baxa) f.: baxias calciamenta feminarum, ut Varro, dicit, Dub. nom., GLK V 572, 21. Déjà dans Plt., Men. 391. Cf. sans doute πάξ ὁπόδημα εὐυπόδητου, Hés. De là baziārius, CIL VI 9604. Même b que dans Burrhus, buxus, etc.

beber : cf. fiber, M. L. 1012.

\*bebō, -ās?: Suet. fr. p. 249, 3, haedorum bebare. Texte très incertain.

beccus, -I m.: bec. Mot gaulois, attesté depuis Suét., Vit. 18, cui Tolosae nato cognomen in pueritia Becco fuerat: id ualet gallinacei rostrum. De là le cognomen Becco. Répandu dans les langues romanes, où il a tendu à remplacer rostrum, qui est moins représenté; cf. M. L. 1013.

belinuntia (bele-), -ae f.: apollināris herba; jusquiame. Mot gaulois d'après Dioscoride IV 68 RV, et Ps. Apul. 4, 26, sans doute dérivé du nom de dieu Belenos. déformé par étym. popul. en bellinuncius. V. Sofer, p. 146, et André, Lex.

\*bellāria, -ae (bal-) f.: lychnis ou coquelourde (Diosc.). De bellus?

belliō, -ōnis m.: on y voit généralement le souci (fleur), Plin. 21, 49, mais sa description ne concorde pas avec l'aspect du souci sauvage; bellis, -idis f.: marguerite (Plin.). Dérivés de bellus? Cf. χάλλυντρον, Arist.

bellua (bēlua). -ae f. (les manuscrits se partagent entre les deux formes ; à basse époque, les graphies belog. belba attestent une prononciation dissyllabique, cf. it. belva, v. port. belfa, M. L. 1026): bête, animal (par opposition à l'homme). Souvent (mais non nécessairement) met en relief la grandeur et la férocité ou l'inintelligence; de là le sens de « bête, imbécile » (cf. bēstia) en parlant de l'homme. Les adjectifs dérivés sont rares et tardifs : bēluīnus, bēluīlis, bēluātus, bēluōsus (Hor., C. 4, 14, 47, adaptation du gr. μεγακήτης, Hom.). L'adjectif bēluus glosé θηριώδης doit être refait tardivement sur bēlua, comme bēstius sur bēstia. On a aussi bēlūtus : bestiae similis, P. F. 31, 16. Toutes ces formes semblent supposer un thème en -u-, dont elles seraient des dérivés. - Ancien, usuel, d'emploi plus « noble » que bēstia. Conservé en roum., ital., v. port.

L'1 géminé de bellua caractérise un mot expressif. Le rapprochement, plausible, avec bēstia n'explique rien.

bellum. -In. (forme ancienne duellum dissyllabique, trissyllabique dans Ennius, A. 559, encore bien attestée dans les inscriptions, chez les poètes et les glossateurs, et dans la locution allitérante domi duellique; maintenue sans variante dans le dérivé perduellis, cf. Thes. II 1822, 36 sqq.; cf. aussi duellio, Duellona, etc. De là l'étymologie populaire de P. F. 58, 20, duellum bellum, uidelicet quod duabus partibus de uictoria contendentibus dimicatur. Inde et perduellio, qui pertinaciter retinet bellum et l'emploi de duellum au sens de « combat de deux, duel », v. Thes, s. u.) : guerre (terme plus général et plus compréhensif que proclium, pugna; toutefois, les poètes l'emploient aussi dans ce sens restreint). Souvent au pluriel, la guerre étant quelque chose de complexe et de varié. Ancien, usuel; mais n'est pas demeuré dans les langues romanes, qui l'ont remplacé par un représentant d'un mot germanique; cf. M. L. 9554; B. W. guerre.

Dérivés: bellō, -ās (et bellor, Vg., Sil.), ancien, classique, usuel, qui a de nombreux dérivés: bellātor, etc., \*bellātōrium, M. L. 1023 a, et composés, dēbellō, rebellō, rebellōtor, d'où irl. reabalach; bellicus (cf. hosticus, cīuicus), bellicōsus; Bellōna, ancien Duelōna, SC Bacc. (cf. Annōna, Pōmōna); bellōnāria (Ps. Ap. 75, 17) = strychnon.

Premier terme de composé dans les types littéraires, imités des composés grecs en πολεμο- : bellicrepus ; belliger, belligerō, -ās, belligerātor (archaīque et postclassique) ; bellipotēns. Second terme dans :

imbellis: impropre à la guerre; per-duellis: ennemi (sans doute « qui per duellum agit »), terme ancien, cf. Var., L. L. 7, 49, apud Ennium (V³ Sc. 336) « quin inde inutis sumpserint perduellibus ». Perduelles dicuntur hostes; ut perfecit, sic perduellum, (a per) et duellum: id postea bellum; ab eadem causa facta Duell[i]ona Bellona. — Perduellis a été remplacé par hostis dans la langue classique et par inimīcus; mais le dérivé perduelliōs s'est maintenu dans la langue du droit public pour désigner un « acte d'hostilité envers l'État », une « haute trahison », cf. Dig. 48, 4, 11; rebellis (postverbal de rebellō, comme trānsformis de trānsformō).

Origine inconnue.

bellus, bellulus : v. bonus.

†\*helsa: uilla (Virg., Gramm.). Mot gaulois? V. Thes. s. u.

bēlua : v. bellua.

hene, benignus : v. bonus.

\*benna, -aef. (Gloss.): chariot gaulois à quatre roues.

M. L. 1035, 1037, \*benniō; germ.: v. ang. binn
« crèche ». Composé: combennō: compagnon de voiture
(cf. \*compāniō). Mot celtique: gall. benn. V. B. W. banne,
benne.

beo, -as, -aui, -atum, -are : combler [les vœux de]; d'où « rendre heureux ; gratifier, enrichir », b. alqm alqā re. Le verbe semble appartenir à la langue familière (archaïque et postclassique, cf. Thes. s. u.). La forme la plus fréquente est beatus, que la langue a traité comme un adjectif, isolé du verbe, et pourvu d'un comparatif et d'un superlatif fréquemment employés, cf. Thes. II 1909, 12 sqq. Le sens premier de beatus semble avoir été « comblé de biens, ayant tout ce qu'il lui faut, n'ayant rien à désirer »; e. g. Plt., Tru. 808, puer quidem beatu(s)t: matres duas habet et auias duas; Ter., Ph. 170, beatus ni unum hoc desit; de là « riche » (se dit des hommes et des choses, cf. Thes. II 1917 31 sqq.) et, au sens moral, « heureux, bienheureux ». Pris surtout en cette dernière acception dans la langue de l'Église, où beātus a servi à traduire μακάριος comme beātitūdō, μακαρισμός. Irl. biait.

De beātus adj. dérivent beātutās et beātutādō (ce dernier plus fréquent chez les auteurs chrétiens), qui semblent tous deux être des créations de Cicéron, N. D. 1, 95. La langue de l'Église emploie encore beātificus, beātificō = μωακρίζω et ses dérivés; et Ven. Fort. a beābilis.

Sans étymologie claire ; v. bonus.

berbactum : v. ueruactum.

\*berber: mot du Carmen Aruāle, CIL I<sup>2</sup> 2, de sens incertain. Forme à redoublement, comme Marmar.

berbex : v. ueruex.

berula, -ae (berla, Gloss.) f.: cardamine; berle (Gloss., Marcell.). Sans doute mot gaulois: gall. berwe. M. L. 1054. Cf. Cl. Brunel, La berle dans les noms de lieu français, Bibl. Éc. ch. CVII (1947-1948), 2° livr.

beryllus, berullus, -I m.: beryl. Emprunt au gr. βήρυλλος. On trouve aussi dans les gloses les formes berulus, berolus, berillus, berillium, et les poètes le scandent avec ĕ. A passé dans les langues romanes, et c'est de là que provient, indirectement, le fr. briller. M. L. 1055; B. W. sous besicles.

bēs, bessis m.: cf. ās. Désigne les 8/12 (ou 2/3) d'un objet, par exemple cette fraction de l'as ou de la livre. Monnaie de compte, et non pièce ayant cours. De là, bēs(s)ālis: laterculi bēsalēs, Vitr. 5,10, 2, d'où gr. βήσαλον « brique ».

Les formes des noms des multiples de l'as ne s'expliquent pas bien dans le détail; v. ās.

bestia, -ae (forme vulgaire besta? douteux, cf. Thes. II 1935, 32 sqq.) f.: bête. Terme ancien, usuel; synonyme populaire de bēl(l)ua; cf. Cic., Off. 2, 14. Sert de cognomen (non bēlua). — Se dit de toute espèce d'animal. sauvage ou domestique, tout au moins dans la langue familière, quoique les grammairiens et les juristes réservent plutôt le terme aux animaux féroces terrestres : cf. Ulp., Dig. 3, 1, 1, 6, bestias... accipere debemus ex feritate magis quam ex animalis genere. Mais on lit dans Caton, cité par P. F. 507, 9, ueterinam bestiam iumentum Cato appellauit a uehendo; dans Pétr. 56, mutae bestiae laboriosissimae boues et oues; Cic., N. D. 2, 99, quam uaria genera bestiarum uel cicurum uel ferarum. Cf., toutefois, ad bestiās « aux bêtes féroces » et bēstiārius « bestiaire ». Souvent terme d'injure comme de nos jours en italien; cf. Plt., Ba. 55, mala tu es bestia (mais, au rebours de bēlua, le sens de « bête, imbécile » ne semble pas attesté) ; de là, bēstiālis dans la langue de l'Église et bas latin bēstius. Usité de tout temps. M. L. 1061-1063; B. W. s. u. Les emprunts celtiques indiquent  $\tilde{e}$ : v. irl. piast, béist, britt. bwyst; de même bas all. best; et la transcription grecque βηστίας; fr. biche.

Dérivés : bēstiola (bēstula, bistula, Ven. Fort.); bēsticula (Gloss.); bēstiosus (ā. λ. tardif), cf. bēluosus; bestiālis, -liter.

V. aussi bēl(l)ua. Pas d'étymologie claire.

bēta, -ae f.: bette, poirée. Ancien. — M. L. 1064, qui suppose un doublet \*betta; v. h. a. bieza; irl. biatuis, etc.

Dérivés: bētāceus; bētāculus?; bētizō, -ās: Suet., Aug. 87, 2, ponit assidue (scil. imperator Augustus)... betizare pro languere, quod uolgo lachanizare dicitur. — Sur orcibeta, nom d'une plante (la mandragore?), dans Isid., Or. 17, 9, 84, v. Sofer, p. 6 (et André, Lex.). Peut-être celtique: herba britannica (Ps. Ap.?). V. litum.

\*betilolen : herba personacia. Mot celtique d'après Ps. Apul. 36, 24. bětizô

betulla, -ae f. (les langues romanes attestent betülla, \*betulla, \*betullea, \*betullea, \*betulnea et aussi \*bettiu, -a, cf. M. L. 1067-1070 a; B. W. s. u.): bouleau. Le mot est gaulois, cf. gall. bed-wen « bouleau », etc.; l'aire de l'arbre (que l'indo-européen connaissait sous un autre nom: all. Birke, etc.) ne s'étend pas à l'Italie, cf. Plin. 16, 74, betulla: Gallica haec arbor mirabili candore atque tenuitate... Les noms propres Betullus, Betulo, Bitulla sont celtiques. On trouve aussi dans les gloses les formes beta, cf. CGL V 347, 15, beta, berc (= all. Birke) dicitur; et bitulus, CGL V 402, 69, bitulus, berc. V. bitūmen.

bi- (de dwi-, cf. bis, bīnī): particule marquant la duplication, servant de premier terme à des composés comme biduum, biennium, bigae, bilanx, etc., cf. Serv., Ae. 2. 330 : bipatentibus, quia geminae sunt portae. Et quidam « bipatentibus » praesumptum accipiunt, quia bi particula non praeponitur neque uerbis neque participiis; nemo enim dicit bipateo et bipatens. Sed praeponitur appellationibus, ut bipennis. De ces composés, les uns sont anciens, ainsilbīmus (gr. δύσχιμος), bipes qu'on retrouve dans skr. doipdd-, gr. δίπους (ombr. du-pursus « bipedibus » a une autre forme), les autres sont des copies de composés grecs en 81- qu'on rencontre dans les langues savantes : rhétorique, poésie, etc., par exemple bigener = διγενής, bimaris = διθάλασσος (Hor., Ov.), bimātris = διμήτωρ (Ov.). Quelques-uns même sont des hybrides, e. g. biclīnium, bigamus, bisomus. Quelquesuns de ces composés, appartenant à des langues techniques, ont passé dans les langues romanes : M. L. 1082. \*bichordium; 1083, bicongius; 1084, \*bicornis, -nia; 1090, biferus: 1092, bifidus; 1093, bifurcus; 1103, bilancia; 1107, bīmus; 1109, \*bīnāti; 1114, 1115, \*bīrotium, bīrotus; 1121, bisaccium, etc.

biceps: cf. caput; bīgae, -ārum f. pl. : cf. iugum; bīmus: cf. hiems.

Cf. skr. doi-, lit. doi-, v. angl. twi-, gr. \(\delta\_i\), et v. bis et duo. L'italique a une autre forme sans i de premier terme de composé, lat. du- (du-plex, etc.), ombr. du-(dupursus, etc.).

Dans le premier terme de composé \*dwi- et dans l'adverbe \*dwis (v. bis), l'indo-européen avait w consonne, en face du nom de nombre \*duwō(u), \*duwo.

bibō, -is, bibI (bibitum), bibere: boire. S'emploie absolument ou avec complément, cf. GLK Supp. 208, 36, proprie sunt neutra quae per se plenum sensum habent ut uiuo, spiro, sedeo, bibo. Au sens moral: boire les paroles de; s'imprégner de. — Ancien, usuel; panroman. M. L. 1074; B. W. s. u.

Bibitum, bibitūrus n'apparaissent guère avant le 111º siècle après J.-C. Dans la bonne langue, c'est pôtum, pôtus, pôtūrus qui sont employés; mais bibitum et ses dérivés devaient être largement répandus dans la langue parlée, comme le montrent les représentants romans; cf. M. L. 1075, bibita; 1076, bibitiō; 1077, bibitor; 1078, \*bibitòria; 1079, \*bibitūra; 1080, \*bibitus.!

Dérivés et composés: bibō, -ōnis m.: ivrogne (nom d'un ver) et bibiō, cf. Isid., Or. 12, 8, 16, bibiones sunt qui uino nascuntur, quos uolgo mustiones a musto appellant; et Sofer, p. 164 et 175; M. L. 1076 a; bibāc et bibāculus adj.; bibōsus (création de Labérius d'après

uīnōsus); bibulus; bibilis (Cael. Aurel.) = πότιμος; biber, -ris m.: boisson. Nom postverbal de biber, inflinitif syncopé de bibō (cf. gr. πῖν), fréquemment attesté dans la langue populaire, Titin., Com. 78; Caton, Orig. 121; Fann., Hist. 2, et condamné par Caper, GLK VII 108, 10 (cf. agger); d'où biberārius. Cf. Du Cange s. u. biberis. Cf. M. L., \*abbiberāre « abreuver », v. B. W. s. u. Biberius: formation plaisante pour Tiberius (Suét., Tib. 42); Bibēsia f.: Perediam et Bibesiam Plautus (Cu. 444) finsit sua consustudine, cum intellegi uoluit cupidi.

Composés plautiniens: multibibus, merobibus (Cu. 77). Verbes à préfixes: com-, ē-, im- (M. L. 4279, fr. embu), per-bibō.

tatem edendi et bibendi, F. 236, 24.

Le b initial de bibō résulte d'une assimilation au b intérieur. La forme archaïque du présent de la racine i.-e. \*pō- « boire » (v. sous pōtus) n'est conservée qu'aux extrémités du domaine indo-européen, où subsistent des formes particulièrement anciennes : en sanskrit : pibati « il boit », et en celtique : v. irl. ibid « il boit », v. gall. iben « nous buvons »; elle offrait un p initial; l'arm. ampem « je bois » paraît offrir le même b intérieur que skr. pibati, etc. Le grec a des présents secondaires divers suivant les dialectes : ion.-att. πίνω, éol. πώνω. Le présent à redoublement \*pibe/o a été fait pour marquer l'aspect « déterminé » qui est naturel pour la notion de « boire »; avec πίνω, πώνω, le grec a marqué cette nuance autrement. — Le perfectum latin bibī est une création latine tirée de bibō. — Le falisque a pipato et patō « bibam », mais la forme en -ā- est étrange.

biceps: v. caput.

\*bicerres: — δίμαλλοι δίκροσσοι, CGL II 29, 41; et aussi bicerra, uestis rufa, IV 26, 8, u. gufa (guffa) uel uillata; — bigera. Uniquement dans les gloses; cf. Thes. s. u. Hispanique d'après Schuchardt, ZR. Ph. 40, 103.

bidens : v. dens.

bīduum : v. diēs.

biennium : v. annus.

bifăriam: en deux parties, des deux côtés. Sur l'adverbe (attesté depuis Plaute, mais rare), on a reformé à basse époque bifārius (Tert.) et, sur cet adjectif le nouvel adverbe bifāriē. De même, ambifāriam (-rius) sont des formations récentes, ainsi que les multiplicatifs tri-(T.-L.), quadri- (Varron), septem- (Santra), multi- (Caton), omni- (Gell.). Cf. -fārius, et Ernout, Élém. dial. s. u. bifāriam.

\*bifax: δίχρωμος, διπρόσωπος, διττός (Gloss.). — Sans doute formé de bi- et de fax formé sur faciës, d'après le rapport-spex, speciës. Cf. le composé ātribux, sous bucca.

bifer : v. ferō.

bigae : v. iungō.

bignae : v. genō.

bilanx: v. lanx.

bilbiō, -Is, -Ire: — factum est a similitudine sonitus qui fit in uase. Naeuius (Com. 124): bilbit amphora, P. F. 31, 3. Cf. bilbīnus: είδος ἀγγείου, CGL II 29, 57. blis, -is f. (abl. ancien bīlī; pluriel rare et tardif):
bile; d'où « amertume, colère »: bilem excitāre, continēre; ātra bīlis = μελαγχολία. — Ancien, usuel, mais
supplanté par fel dans les langues romanes; cf. M. L.
1105 et 3234.

Dérivés : bīlitās (Gloss.) ; bīlior, -āris (Gloss.) ; bīliābundus (Itala) ; bīliōsus (Celse, médecins).

On ne signale un correspondant qu'en brittonique : v. corn. bistel, bret. bestl. — Pour le nom indo-européen, v. fel.

bimus : v. hiems.

bīnī : v. bis.

birrus, -I (byrrus) m. (et birrum, Gloss.): capote à capuchon, en tissu raide et à poils longs, en usage dans toutes les classes sous les derniers empereurs. Sans doute mot d'emprunt; cf. Hesych. βέρρον βείρον δασό, βίρρος δασό Μακεδόνες; ou plutôt irl. berr, gall. byrr « court », qui irait mieux avec la définition de CGL V 410, 80, byrrus cuculla breuis, et l'épithète gallicus qu'emploie le Schol. de Juv. 8, 145; cf. Thurneysen, Fetschr. Kuhn, 82. M. L. 1117 a. Sans rapport sans doute avec birrus « roux », doublet de burrus attesté par les langues romanes; cf. M. L. 1117. Le gr. βίρρος semble emprunté au latin.

bis (ancienne forme duis citée par Cic., Or. 153; cf. duidins, duicensus, P. F. 58, 19 et 16; d'où dullanz, Venant. Fort.): deux fois. Ancien, usuel. M. L. 1119. Adverbe multiplicatif fréquent avec des noms de nombre cardinaux, ordinaux ou distributifs: bis sex, bis seni, etc., d'où bis sextus (et bisextus): dans le calendrier Julien, le jour intercalaire qui tous les quatre ans s'ajoute six jours avant les calendes de Mars; cf. M. L. 1131, et bissextilis, -e.

Dérivés : bīnī, -ae, -a (de \*dwis-noi). Distributif de duo, cf. Varr., L. L. 8, 55, analogon si essent uocabula, a duobus duini, non bini, dicerentur, signifiant « deux par deux » et « chacun d'eux »; « paire, couple », S'emploie aussi pour duo, sans valeur distributive. avec les noms sans singulier, bina castra, cf. Serv.. Ae. 8, 168, bina secundum Ciceronem non dicuntur nisi de his quae sunt numeri tantum pluralis, et chez les poètes, e. g. Vg., Ae. 1, 313, bina manu... crispans hastilia, où Servius note antiquus mos est... bina pro duobus poni. M. L. 1111. — De bīnī dérivent : bīnārius : double (b. lat.) d'où irl. binair ; bīniō m. : face du dé à jouer où est le nombre de deux (cf. unio); pièce d'or valant le double de l'aureus; \*bīnō, -ās : travailler la terre pour la seconde fois, biner, M. L. 1108 (cf. iterare, tertiare). - De bino sont formés combīnō « accoupler, unir, combiner » = συνδοιάζω, συνδυάζω (époque impériale), M. L. 2074, d'où combina (v. Thes, s. u.), \*excombinare, M. L. 2980; \*imbinare.

Bis a servi également, à côté de bi-, de premier terme de composé dans des formations soit savantes et calquées sur le grec, soit populaires et dont les langues romanes ont gardé quelques-unes: bisaccia (Gl.) fr. besace; \*bisacciatus, M. L. 1122. B. W. besaigue; bisecctum, 1123; bislūca, 1127; bisluscus, 1128. Les langues-romanes attestent un adjectif dérivé \*bissus, M. L. 1132 (d'où le fr. besson).

Cf. skr. dvih « deux fois », gr. 865, v. isl. tvis- et arm. erkies « deux fois »; v. duo et bi-.

Lat. bīnī est une formation nouvelle, faite sur bis, de la même manière que ternī sur ter. Cette formation remplace le type attesté par v. sl. dvoji « bīnī » et par skr. dvayāh « double ». La forme à y intérieur géminé, gr. soió, « double », montre la tendance à rechercher pour cette notion un type expressif. — Got. tweihnai, dont le sens est proche de celui de bīnī, a le même suffixe.

\*bison, -ontis m.: bison. Mot germanique, non attesté avant Sén. et Plin.

bitumen, -inis (I dans Cyp. Gall., Gen. 254, 394) n.: bitume. Ancien (Cat.). L'app. Probi, GLK IV 199, 17, condamne une forme butumen non autrement attestée; les gloses ont des graphies betumen et uitumen; cette dernière devait correspondre à une prononciation réelle; car les grammairiens enseignent que le mot doit être écrit par un b. M. L. 1138; fr. béton, irl. bitomain.

Dérivés : bitūmineus ; bitūminosus ; bitūmino, -ās ; bitūminālis.

Si l'on admet que le mot est emprunté à l'osco-ombrien, on pourrait peut-être rapprocher la consonne initiale de skr. jdtu « gomme », v. angl. cwidu « résine », v. h. a. quiti « glu, mastic ». Mais l'i resterait inexpliqué.

Étant donné que, en Gaule, le goudron est retiré du bouleau, cf. Plin. 16, 75, bitumen ex ea (sc. arbore betulla) Galliae excoquunt, le mot semble plutôt emprunté à la Gaule. Bitumus, Bituno, Bitunus, -a, Bituollus sont des noms celtiques. D'autre part, bitumen rappelle pour la forme titumen « armoise », mot gaulois dans Pseudo-Apulée 10, 18. — Alümen, qui est joint à bitumen par Vitruve 2, 6, 1 et 8, 2, 8, a peut-être la même origine. V. betulla.

blaesus, -a, -um: bègue, ou plutôt « qui confond les lettres ». Défini: qui alio sono corrumpit litteras, CGL IV 211, 27; et distingué de balbus dans Ulp., Dig. 21, 1, 10, 5. Surnom fréquent, notamment chez les Sempronii et les Iunii; se retrouve en osque Blaesius (Blaisiis), et peut-être en étrusque Plaisina, Plesnas. Emprunt suditalique au gr. βλαισός « aux jambes torses », puis « à la langue qui fourche ». Mot de caractère populaire, à diphtongue ae; cf. aeger, caecus, etc. Cf. M. L. 1146, fr. blois et bléser; britt. bloisg, de \*blaesicus.

Cf. sous balbus des mots analogues, de même sens.

\*blandonia et bla(n)don(n)a: molène. Mot de glossaire, sans doute étranger. V. André, Lex.

blandus, -a, -um: flatteur, caressant (semble peu s'employer des animaux et, dans ce sens, se rencontre seulement en poésie; se dit aussi des objets inanimés, spécialement de la voix, cf. Thes. II 2038, 79 sqq.). — Ancien, usuel. M. L. 1151. Un diminutif blandicellus est dans Fest. 32, 3; il suppose un intermédiaire \*blandicus, peut-être issu par haplologie de blandidicus (Plt., Poe. 138), dont dérive le verbe \*blandicāre supposé par quelques formes romanes, M. L. 1148.

Dérivés: blanditia (et blanditiës), employé surtout au pluriel, M. L. 1150; blandior, -īris (et blandio à basse époque, cf. Thes. II 2034, 54 sqq. M. L. 1149; irl. blandar « adulātio »?; pour la formation, cf. saeuus et saeuio), ēblandior; blandulus, M. L. 1150 b;

blandimentum. Composés archaïques : blandidicus, blandiloquus, -loquēns. On peut se demander si le premier sens de blandus n'est pas « à la voix caressante » et s'il n'est pas emprunté. Blandus est un cognomen fréquent en latin, mais surtout avec des noms gaulois. Les dérivés Blandius, Blandinus sont gaulois.

On a rapproché, d'autre part, les groupes de balbus et de blatiō, blaterō, etc. Il s'agirait d'un mot familier et expressif désignant une parole caressante, peu articulée.

blasphōmus, -a, -um adj. et blasphēmus, -ī m.; blasphēmia et blasphēmium; blasphēmō, -ās: emprunts faits par la langue de l'Église, et latinisés, au grec de l'Ancien et du Nouveau Testament: βλάσφημος, βλασφημία,

De blasphēmō ont été dérivés blasphēmātiō, -tor, -trīx, -bilis. Blasphēmāre, blasphēmia, blasphēmium sont représentés dans les langues romanes dont les formes supposent blastimāre avec dissimilation de p(h), peut-être sous l'influence de aestimāre. M. L. 1155-1157; B. W. sous blamer.

\*blatea, blateia: balatrones (intrusion sans doute fautive; cf. blatiō) et blateas bullas luti ex itineribus aut quod de calciamentorum soleis eraditur, appellabant, P. F. 31, 1. blateia, blatteia dans la Mulomedicina Chironis au sens de « goutte de sang » se rattache plutôt à blatta « purpura »; v. plus bas.

blatero : v. blatio.

blatiō, -Is, -Ire (et blattiō): même sens que blaterō auquel le joint Non. 44, 8. De même blatō, -ōnis (Gloss.): bayard = blaterō.

blaterō, -ās (blatt-): — est stulte et praecupide loqui, quod a Graeco βλάξ originem ducit. Sed et camelos, cum uoces edunt, blatterare dicimus, P. F. 30, 27. Irl. bladaire adūlātor »? De là: blaterō, -ōnis, etc., et dēblaterō. Cf. M. L. 895 sub u. \*balat(e)rāre. Mots familiers; sans doute onomatopées. V. balbus et blandus. Les gloses ont aussi blap(p)ō, -is, cf. all. plappern.

Blatio, comme tous les verbes exprimant un cri, crocio, glattio, glocio, etc., appartient à la 4º conjugaison; la forme blattio a une géminée expressive; de même blattero graphie de Festus, quoique Hor., Sat. 2, 7, 35, scande blâtteras (cf. imbecillus).

Comme l'a noté incidemment L. Havet, MSL 6, 233, blaterāre, blatterāre est une ancienne formation en -l- et repose sur \*blatelāre; cf. sībilāre, cuculāre, etc.; v. Job, Le présent, p. 334 sqg.

blatta, -ae (graphies tardives platta, CGL III 320, 53, cf. ital. piattola; blata) f.: mite, teigne; blatte.

Dérivés: blattārius: bon pour les blattes; blattāria: nom d'une plante « phlomis ligneuse » (Pline 25, 108); \*blattula. — M. L. 1158-1159.

On rapproche lette blakts et lit. blake « punaise »; mais la forme et le sens font difficulté.

blatta, -ae f.: purpūra; dérivé: blatteus: purpureus, d'où blattea (blattia, blatteia, blatteia) e goutte de sang s, Mulom. Chiron., Gloss., cf. Thes. II 2050, 62; blatteiō.
-ās (Mul. Chir.); blattosēmus = βλαττόσημος, sērico-blatta, etc. Semble, comme le gr. βλαττή, un emprunt

tardif à une langue étrangère. Sur une confusion tardive avec brattea, v. Niedermann, Emerita XII (1944), p. 72.

\*blauus, -a, -um: bleu. Adjectif d'origine germanique; premier exemple dans Isid., Or. 19, 28, 8; v. Sofer, p. 108. M. L. 1153; B. W. s. u. Cf. flauus.

blendius, -I m.: nom de poisson, Plin. 32, 102, qui a aussi blandia, 1, 32, 32; cf. βλέννος.

blennus, -I m. (Plt., Lucil.): emprunt au gr. βλεννός « qui bave, idiot » (Sophron); d'où blennō, blennōsus (Gloss.). Le rapport entre blendius et βλέννος rappelle les doublets mandius et mannus (M. Niedermann).

blitum, -I n. (bletum, bleta, etc.): blète, herbe fade. De là: bliteus « insipide » et « niais »; Plt., Laber., cf. βλιτάς « vieille sotte » (Ménandre). Emprunt au gr. βλίτον, passé dans les langues romanes et confondu avec bette; v. B. W. s. u.; M. L. 1173.

\*blutthagio : plante de marais. Mot gaulois d'après Marcellus. Med., 9, 132.

boa (boua, boas), -ae f.: boua serpens est aquatilis, quem Graeci 68pov uocant, a quo icti obturgescunt. Crurum quoque tumor uiae labore collectus boua appellatur, P. F. 27, 27 sqq. La glose semble confondre deux mots differents; cf. Thes. s. u. Les manuscrits de Pline, 24, 53, ont la forme boa: boa appellatur morbus papularum, cum rubent corpora. M. L. 1243.

\*hoba (bobba), -ae: nom africain d'une sorte de mauve (Soranus 51, 9, et 52, 12).

bōca, -ae f.: bogue, poisson de mer, bocas genus piscis a boando, i. e. uocem amittendo uocatur, P. F. 27, 17. Sans doute emprunt oral au gr. βόαξ βῶξ, fait sur l'accusatif (cf. harpaga). M. L. 1182.

boia, -ae (= boiia), usité surtout au pluriel boiae, f.: sans doute emprunt au gr. βοείαι (sc. δοραί) « courroies de cuir de bœul »; a désigné ensuite toute espèce d'entraves ou de liens; cf. P. F. 32, 6, boiae i. e. genus uinculorum, tam ligneae quam ferreae dicuntur. Cf. le jeu de mots de Plt., Cap. 888, sur Boius et boia: nunc Siculus non est, Boius est, boiam terit. Mot populaire d'après St Jérôme, cf. Thes. II 2063, 24 sqq., passé dans les langues romanes, M. L. 1190.

Composé: imboio, as (Gloss.).

bölötus, -I m. (böli-, büli- m.; usité surtout au pluriel): champignon comestible, oronge ou bolet; cf. Plin., H. N. 22, 92 sqq.

Mot de la latinité impériale (Sén., etc.). Pline, H. N. 16, 31, le range parmi les nouissima gulae irritamenta; le mot gr. βωλίτης est lui-même tardivement attesté (Galen., Athen.) et peut provenir du latin. Le terme générique ancien est fungus. — M. L. 1193; v. h. a. būliz, all. Pilz.

Dérivé : bölētar, -aris n. (bö-, Anthol. 153, 3) : vase à cuire les champignons.

bolona, -ae m.: marchand de poisson (Arnob., Don., et Gloss.). Sans doute latinisation d'un mot grec dérivé de βόλος et de ἀνεῖσθαι. Formation populaire en -a.

bolus, I m. : jet ; coup de dé ; coup de filet. Par suite : profit, gain, etc. — Emprunt ancien, populaire et tech-

nique au gr. βόλος; différent de bōlus = βῶλος « boulette » (Marc., Mul. Chir.). Cf. le précédent. M. L. 1196.

holuto, -as, -are: stercus egerere. Mot de la Mulom. Chiron., sans doute tiré de βόλιτον. Dérivé: bolutatio.

bombus, -I m.: bourdonnement, bruit. Emprunt ancien (déjà dans Ennius) au grec βόμδος. M. L. 1199; cf. hombax. Onomatopée fréquente.

Dérivés et composés: bombō, -ōnis m.: bourdon (Gloss.); bombisonus; bombiō, -īs; bombitō; bombizō, -zātiō (P. F. 27, 12); bombiscō, -is; bombitō, -ās; bombisos; bombicus; bombico, -ās, etc., attestés tous à hasse époque.

bombyx, -icis m. (bombix, bumbix, bumbicis; bambis): ver à soie. Emprunt au gr. βόμβυξ, rapproché par l'étymologie populaire de bombus, cf. CGL II 570, 21, bombix: uermis qui a sono uocis nomen accepü; de là combulió « cocon » (Eustath.). Les formes romanes remontent à bombix, bombax, attesté seulement dans la langue écrite comme interjection empruntée, gr. βομ-64ξ M. L. 1202 et 1200, bombyceus, et aussi à \*bambāx, gr. tardif βάμβαξ, supposé par la forme bambacis des glosos: lanae similes flores arborum; cf. M. L. 923.

bonus, -a, -um (de duenos, duonus, formes encore attestées à l'époque archaïque cf. Thes. II 2079, 24 sqq.): bon. Le comparatif et le superlatif sont empruntés à d'autres racines : melior, optimus. Le sens est proche de celui de « brave » comme pour gr. άγαθός; il y a quelques traces de cet emploi, cf. Brut. ap. Cic., Epist. 11, 9, 1, multae et bonae et firmae... legiones: Serv., Ac. 1, 195, bonum etiam pro forti dicit Sallustius. Souvent employé dans des formules de politesse : uir bonus, bone uir (= &' γαθέ). Synonyme familier de magnus, dans bona pars, senectūs bona, etc. Subst bonī = ol άγαθοί; bonum = τὸ άγαθόν; bona = τὰ άγαθά; d'où bonuscula d'après munuscula à basse époque (Cod. Theod., Sid.). Bonus s'oppose à malus. Ancien, usuel, classique, Panroman, M. L. 1208, Irl. bon, B. W. bon et bien.

Dérivés : bonuās, M. L. 1206; et en lat. pop. bonātus : bonasse (Pétr. 74).

Adverbe: bene: bien (avec e final abrégé, dans un mot semi-accessoire, en vertu de la loi des mots iambiques; cf. malē). Dans la langue familière, s'emploie avec un adjectif ou un adverbe pour en renforcer le sens (cf. l'emploi opposé de male). M. L. 1028.

De bene est formé l'adjectif benignus que P. F. 30, 12, définit justement compositum ex bono et gignendo « d'un bon naturel » (cf. Isid.. Or. 10, 24), M. L. 1034; d'où benignits, défini par St Jérôme in Gal. 5, 22, uirtus sponte ad benefaciendum exposita, et que Cic., Off. 1, 20, assimile à la beneficentia ou à la liberatitas. Benignus s'oppose à malignus. Dénominatif tardif: benignor = còdokă (Vulg.).

Les composés en bon- sont rares et tardifs, ainsi bonanimis, bonememorius (tiré de bonae memoriae, cf. Thes. s. u., M. L. 1203), bonifacies, bonifatius (Gloss., de bonī fātī; cf. Bonīfātius altéré en Bonifacius), boniloquium (Cassiod.), bonispērius (Gloss.), bonōuirātū (Sid., cf. Thes. s. u.). Par contre, bene fournit des composés du type beneficus, beneficium qui sont usités et classiques, cf. M. L. 1032; en outre, bene a servi à former des juxtaposés, dont peu à peu les éléments se sont soudés, qui souvent traduisent des composés grecs en εὐ-, e. g. benenuitō = εὐαγγελίζομαι, beneolentia = εὐωδία, beneplaceō = εὐδοκῶ, benesentiō = εὐνοῶ, beneuolēns = εὖφρων, εὕνους, benemorius doublet de benememorius (époque chrétienne, avec influence de mōs et de morior). La soudure est souvent récente et s'est faite dans la langue de l'Église, ainsi pour benedīcō = εὐλογῶ (qui sert à traduirc hébr. brk et en a pris le sens), benedictō = εὐλογία, cf. M. L. 1029, 1030, irl. bandachaim, bendacht; britt. bendigo, bendith; benefaciō = εὐποιῶ, benefactum, benefactor, cf. M. L. 1031, en face des formes anciennes à apophonie benificus, -ficium. Cf. aussi M. L. 1205 a, \*bonificāre, britt. benfigg.

De bonus existe un diminutif familier, employé à toutes les époques : bellus, de \*dwenolos, dont la parenté avec bonus avait déjà été reconnue par Priscien. GLK II 80, 7. Bellus s'est d'abord employé des femmes et des enfants. Dans la langue classique ne se dit des hommes qu'ironiquement : « bellot, joli ». Le rapport avec bonus apparaît encore dans certains emplois, e. g. Varr., Mén. 541, in quo (testamenti genere) Graeci belliores quam Romani, où Non. 77, 23 glose belliores par meliores; Petr. 42, homo bellus tam bonus Chrysanthus; et dans l'expression belle habere (fréquent, cf. Thes. II 1859, 16 sqq.), etc. En raison de son caractère affectif, bellus tend, dans la langue populaire, à remplacer pulcher, qu'il a supplanté dans les langues romanes, concurremment avec formosus; cf. M. L. 1027. B. W. beau. En littérature, traduit le gr. χομψός.

Dérivés : bellē; bellāria, -ōrum n. pl. : friandises; bellārius; bellulus; bellulē; belliūdō (attesté par P. F. 32, 5); bellātulus (Plt., Cas. 254); cf. fr. beleue, qui a éliminé mustēla (B. W. sous beau). Pas d'exemple de \*bellitās. Cf. aussi belliō, bellis.

Les langues romanes ont isolé bonus, bene et bellus, qui étaient étroitement lies en latin et qui sont devenus trois mots distincis : fr. bon. bien. beau.

La forme \*dwenos sur laquelle repose bonus ne se retrouve pas ailleurs. Tout ce que l'on peut essayer d'expliquer, c'est un élément radical \*du- Si l'on note que melior (cf. gr. µáλa) et optumus (v. ops) servent de comparatif et de superlatif, et si l'on tient compte du sens d'« utilité, valeur efficiente » qu'a bonus, on est amené à rapprocher got. taujan « moitv, mpácosiv », tewa « ordre », gr. δύναμαι, et sans doute véd. dúvah (gén. dúvasah) « hommage », duvasydti « il rend hommage», ce dernier mot indiquant un emploi religieux; le terme paratt, en effet, avoir servi dans la langue religieuse: dt bont (comme Iuppiter optumus). Le lien avec lat. bedre (de \*dweyō?), qu'on a supposé, est, en tout cas, lâche.

boō, -ās, -āre (bount d'après sonunt, Pacuv., Varr.): i. e. clamare a Graeco àescendit, P. F. 27, 14. Verbe archalque et poétique, emprunté au gr. βοᾶν, quoique l'étymologie populaire l'ait fait dériver a boum mugitibus, cf. Varr., L. L. 7, 104; Non. 79, 5; et la glose boatus: uox plena siue mugitus boum, CGL IV 26, 37. Une forme bouantēs est aussi citée, cf. boa et boua. Le composé poétique reboō est attesté à partir de Lucrèce.

boreas, -ae m. : vent du nord et région d'où souffle

ce vent. nord, cf. auster. Emprunt au gr. βορέας (= lat. aquilo). En dehors de la langue poétique, où il est fréquent, le mot a dû être usité dans la langue des marins. et il a passé dans les langues romanes, M. L. 1219. Les dérivés latins sont boreālis (formé d'après austrālis), d'où irl. boreta, et boricus (Prisc.).

borrio, -Is, -Ire (& A. Apul.) : bruire, en parlant des fourmis, Cf. borrit: woce elevat, CGL V 563, 33; et M. L. 1250.

bos, bouis m. f. : 1º bœuf. Terme générique ; en tant que tel, anciennement de deux genres, comme ouis, agnus; cf. Varr., L. L. 6, 15, bos forda, quae fert in uentre; R. R. 2, 117, quod... feminis bubus (opp. à tauris) demitur, et l'expression luca bos; on trouve de même bos mās dans les inscriptions et dans les Scriptores rerum rusticarum; — 2º poisson (sorte de raie cornue); — 3º b. marinus, cétacé, autre nom du phoque, cf. de St-Denis, R. Ph. 1944, p. 155, n. 1.

La forme bos est isolée en latin ; aussi la déclinaison n'en est pas fixée d'une manière rigoureuse : le datif ablatif pluriel est bobus ou būbus. En outre, un nominatif bouis recréé sur bouem a tendu de bonne heure à se substituer à bos, cf. Thes. II 2135, 59 sqq., pour normaliser la flexion; le génitif pluriel bouerum signalé par Varron à côté de Iouerum, L. L. 8, 74, est dû peutêtre à l'influence des génitifs en -ārum, -ōrum. Cf., toutefois, anser. - Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1225.

Les dérivés sont en bou- ou bu(b)- : bo(u)ārius : de bœuf, Forum boarium; boarius: bouvier, M. L. 1180, -a lappa : bardane? Plin. 26, 106; bouātim adv.; bouile n. : étable à bœufs, forme à laquelle Varr. préfère bubile, cf. Charis., GLK I 104, 28, M. L. 1246, irl. buaile; bouinus : de bœuf, M. L. 1247; bouillus; Bouillae, -arum et Bouius, Bouianus, Bouianum, osque Buvaianud «ad Bouianum», cf. encore M. L. 1244, \*bovacea, et bovestris, 1245; būbulus, M. L. 1356; d'où būbulum « saucisse de bœuf », būbella, cf. βούδελα κρέα βόεια, Hés.; būbulīnus; būbulārius; Bubona nom de déesse (cf. Bellona), cité par St Aug., Ciu. D. 4, 24; būbētiī lūdī « boum causa celebrati » (Plin.). — būbulcus (avec un ŭ en face de būbulus et des autres dérivés en bu- comme dans bucerda, cf. sucerda) : bouvier. D'où bubulcitor, -aris (-to, Varr.). L'it. bifolco suppose un doublet dialectal \*butulcus. M. L. 1355. — būcētum : pāturage pour bœuis (cf. porculetum); formation analogique d'après les dérivés de noms d'arbres en -ētum du type iuncētum (analysé faussement iun-cētum), etc.; būcula (bŭ-) : génisse (le masculin būculus est très rare et tardif). M. L. 1370, d'où beugler ; germ. : m. h. a. buckel ; irl. bugul. Composés : bouicidium (Sol.) et būcaeda, būcīda ; būsequa m. : bouvier (tardif ; Apul., Sid.). La langue littéraire a emprunté, en outre, beaucoup de composés grecs du type bucerus (= βούκερως), etc. V. aussi B. W. bu-

grane.

\*bostar, n.?: mot de gloss. = bouile. Cf. esp. bostar, port. bostal, M. L. 1228. Le nom propre Bostar est punique.

La comparaison avec les noms du bœuf dans les autres langues indo-européennes montre que bos représente un ancien \*g"ous, qui normalement serait devenu en latin de Rome \*uos (cf. uenio). La forme bos présente un traitement dialectal de \*gw-> b-, attesté en oscoombrien, et qui a dû exister aussi dans certains parlers ruraux du Latium ; c'est de ces parlers que le mot a été introduit à Rome. L'importance de l'élevage des bovins explique cet emprunt, dont l'extension a pu être favorisée en partie parce que bouis, bouem, etc., évitaient la répétition de w qui aurait eu lieu dans\*uouis, etc. Le mot indo-européen que représente bos désignait l'animal d'espèce bovine sans acception de sexe. Le nominatif bos est fait sur un accusatif \*g"om qui est conserva dans ombr. bum « bouem » et qui répond à véd. gam. dor. hom. βων, v. sax. ko (cf. dies fait sur diem). Les forme du type du génitif bouis, ablatif boue (d'où l'accusatif bouem fait en latin) répondent à gr. βοός (βοῦς). ved. gavi (loc.). L'ancien nominatif, skr. gauh, gr. βους, n'est pas conservé en latin. Comme le troupeau se compose essentiellement de vaches, le mot a souvent passé au sens de « vache »; ainsi, outre le germanique (all kuh), dans irl. bo. lette guovs, arm. kov. En latin, l'importance prise par uacca a déterminé une orientation différente. V. sl. googdo a, au contraire, une valeur générale et désigne le « bovin ». — Le bu- de bubulcus pent répondre à skr. gu-, par exemple dans cata-guh « qui a cent bœuis »; cf. toutefois subulcus, s. u. sus. Le second élément du composé est généralement considéré comme correspondant au gr. φυλακός doublet de φύλαξ « gardien ». V. bu-.

\*botontini, botontones m. pl. : sorte de borne, faite d'un tas de terre; cf. Grom. 308, 3, monticellos plantauimus de terra, quos botontinos appellauimus. Uniquement dans les Gromatici. C'est sans doute l'adjectif substantivé Butuntinus (Botontinus, Lib. col. II, p. 262, 9), dérivé de Butunti, Butuntum, ville d'Apulie (Bi-

\*botrax : autre nom du lézard d'après Isid. 12, 4, 34 et 35. Sans doute à rapprocher de βότραχος, doublet de βάτραχος. Sur les différentes formes du mot en latin vulgaire, v. Sofer, p. 103 et 175.

botrus (botruus), -I m. : grappe de raisin = uua. Emprunt au gr. βότρυς, qui a pénétre dans le bas latin par l'intermédiaire de la langue de l'Église, où le mot est fréquent dans des expressions imagées, e. g. Ps. Orig., Tract. 6, 73, 15, Christus botrus uuas est appellatus. Il a existé dans la langue parlée une forme botro (butro, botruo), -onis blamée par l'appendix Probi, GLK IV 98, 22, botruus non butro; cf. aussi Cledon., GLK V 35, 26. De là : botronatim (Chiron.), botronatus, - us (Tert. Itala); à botrus remonte botruosus, dont un doublet botrosus est dans Isidore. A côté de l'italien botro, les formes sardes log. budrone, campid. gurdoni, le prov. buirun représentent la forme vulgaire botro. M. L. s. u.

botulus, -I m. : boudin; cf. Tert., Apol. 9, botulos... cruore distensos. Ancien, usuel. M. L. 1241.

Dérivés : botellus (botellum, butellum), M. L. 1230; B. W. sous boyau; botularius.

Sans doute d'origine non romaine; cf. Charis., GLK I 94, 14, ut puta Lucanicum, intellegitur pulmentum uel intestinum, et hic Lucanicus, auditur botulus uel apparatus. Aulu-Gelle, 16, 7, 11, reproche à Labérius d'avoir employé botulus au lieu du nom proprement latin far-

Probablement emprunté à l'osque, ce qui pour un terme de cuisine, n'est pas surprenant (cf popina) : un rapprochement avec got. qipus « ventre », v. h. a. quiti rappina », quoden « interior pars coxae », n'est des lors pas impossible.

hous : v. boa.

houstim : v. bos.

bouinor, -aris (bobinor) : = conuicior. Très rare (Lucil. gloses), populaire. Forme et sens peu sûrs ; origine inconnue; bouinator (Lucil. qui le joint à tricosus. et Gloss.). Cf. müginor, nātinor.

brics. -ae (usité surtout au pluriel bricae, -irum, avec un doublet braces, -um sans doute plus ancien) f. : braies. De là : brācārius ; brācātus ; bracīle (bas latin) : ceinture de moine ou de femme.

Emprunt au gaulois; cf. Diod. 5, 30, 1, dvactuoiσιν δς Εκείνοι (scil. Γαλάται) βράσκας προσαγορεύουσιν Délà dans Lucilius. M. L. 1252, 1258; B. W. braie; 4281, \*imbrācūre. Britt. bragou. Mot celto-germanique. dont il existe des formes à géminée : bracca; cf. Hes., βράροιαι αίγειαι διφθέραι παρά Κέλταις, v. isl. brok f. genouillère », etc.

brac(e)hium (bracio, Lex Repet. CIL Iº 583, 52; la géminée est attestée par la quantité longue de la première syllabe et par les emprunts celtiques, cf. Thes. s. u.), -I n. : bras, membre de devant (patte, pince, etc.) d'un animal; se dit également des branches d'un arbre (par rapport au tronc, cf. palma et, inversement, branca). d'un bras de mer, etc. Dans la langue de l'Église, symbole de puissance, de force (cf. manus), d'où le surnom du Christ bracchium domini. - Dans la langue vulgaire, sur le nom pluriel s'est formé un singulier féminin bracia. cf. Thes. II 2156, 53. - Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1256; irl. brac, britt. braich.

Dérivés : bracchiolum, M. L. 1255 ; bracchidlis m., bracchiale n. : bracelet, M. L. 1254, et « poignet » : bracchiātus: branchu. Composé tardif: subbrac(c)hia, -ōrum, synonyme de ălae « aisselles » d'après Isid. 11, 1, 65, M. L. 8350.

L'emprunt au grec a été vu et expliqué par Festus. cl. P. F. 28, 24, brachium nos, Graeci dicunt spaylov, quod deducitur a Board, i. e. breue, eo quod ab umeris ad manus breuiores sunt quam a coxis plantae. Noter le changement de genre (influence de femur. cris?). Beaucoup de noms de parties du corps sont neutres en latin.

Il n'y avait pas de terme indo-européen pour « bras ». Cubitus, lui aussi, est sans doute emprunté.

\*bracis (-ces), -em f. : orge germée, malt. Mot gaulois d'après Plin. 18, 62. Cf. CGL V 616, 26, braces sunt unde fil ceruisia. M. L. 1253; et 1257, \*braciare. B. W. sous

bracter, - Eris, - Eri : un seul exemple dans Fulg., Aet. mund., p. 162, 17, rex potando lassatur, calore torretur. bractatur mero. De là bractamentum, -I du même auteur. Cf. imbractum.

\*brādō, -ōnis m. : jambon. Mot germanique : v. h. a.

brato « mollet », brat « viande », venu peut-être par le gaulois: un seul exemple dans Anthim. M. L. 1259.

breuis

branca, -ae f. : patte. Mot très rare et tardif; Gromatici (deux exemples), Aug., Serm. (un exemple). M. L. 1271 (fr. branche). Passé en germ. branka « Pranke » et en irl. braice. Mot gaulois?

brandium, -In. (pran-): voile pour couvrir les reliques (Greg. M.). Emprunt au gr. πράνδιον, d'origine in-

\*brasas : carbones, CGL III 598, 7. Germanique. M. L. 1276 : B. W. braise.

brassica, -ae f. : chou. Cf. Hes., βράσκη κράμδη, Ἰταλιῶται. C'est le terme ancien; caulis (cōlis) n'a signifié « chou » que par métonymie. Caton n'emploie dans ce sens que brassica. On disait brassicae coliculus (Cat., Agr. 158, 1) ou brassicae colis (Colum. 6, 6, 1; Priap. 51, 14), d'où simplement colis, coliculus qui ont fini par détrôner brassica. Ce dernier n'est attesté qu'en italien et en sicilien, cf. M. L. 1278, mais passé en irl. braissech, en gall. bresych, en serbe broskoa. Sans éty-

brattea, -ae (brattia, bractea) f. : feuille de métal, surtout d'or. Isid., Or. 16, 18, 2, bractea dicitur tenuissima lamina auri, άπο του βρεμετού, qui est δνοματοποιόν crepitandi, ἀπὸ τοῦ βράγειν lamina. Terme technique sans doute emprunté. Attesté depuis Lucrèce. De là : bratteālis (Prud.); bratteātus; et bratteola, -olātus; brattiarius : batteur d'or ; bracteoli, ornamenta equorum quae dicuntur gagelli, CGL V 616, 30; imbratteo, -ās (Amm.). Origine inconnue : la forme bractea est due à une fausse étymologie.

\*bratus, -If. : sorte de cyprès d'Asie, décrit par Plin. 12. 78. Mot étranger (sémitique), non entré dans la

\*bregma (brecma, bricma) n.: (olivae) semina cassa et inania, quod uocant bregma, sic Indorum lingua significante mortuum (Plin. 12, 27). Mot étranger, comme on voit. V. Ernout, éd. de Pline, s. u.

breuis, -e adj. (déjà rapproché de gr. βραχός par les anciens, cf. P. F. 28, 18) : bref, court (dans le temps comme dans l'espace), opposé à longus. En grammaire et en rhétorique, breuis subst. désigne « la brève » : dans la langue du droit, breuis m. (sc. libellus) «liste, agenda »: aussi breue n., cf. fr. « un bref » (d'où breuigerulus); cf. all. Brief, angl. brief.

Breuis s'emploie parfois par opposition à latus, profundus; mais ces emplois sont rares et non classiques. Cf. toutefois breuia « bas-fonds », sans doute d'après gr. Bodysa. De même, breuis est quelquefois synonyme de paruus, propre et figuré. Ancien, usuel. M. L. 1291 : irl. breib.

Dérivés : breuiter, breuitas, breuiculus ; breuio, -as et abbreuis : abréger, M. L. 14; breuidrius, d'où breuidrium, sur l'origine duquel cf. Sén., Ep. 39, 1, ratio... quae nunc uolgo breuiarium dicitur, olim cum latine loqueremur, summarium uocabatur. M. L. 1289. Composés grammaticaux correspondant à des termes grecs : amphi-, bi-, per-, sub-, tri-breuis; breuiloquis (-quus), -loquens, -loquium, -loquentia = βραγυλόγος. -λογία.

L'e est conservé devant \*-ghw- ancien comme dans leuis. — Le rapprochement avec βραχός ne va pas sans difficultés : βραγός est inséparable de av. marazu- « court » et de got, ga-maurgian « raccourcir »; le βο- v repose sur \*mr-; il faudrait donc poser que \*mr- passe à bren latin, au moins quand une sonore intérieure conduit à une assimilation de sonorité, comme dans barba.

V. brūma.

bria. -ae f. : Charis., GLK I 83, 6, bria... uas uinarium dicitur, unde hebrius et hebria dicitur, hebriosusque et hebriosa. Un exemple dans Arnobe 7, 29. Le rapport imaginé entre bria et ēbrius n'est qu'une étymologie populaire.

\*bricumus (-um?; briginus, Gl.): armoise (Marcell.). Mot gaulois.

\*bridum : plat à rôtir (Anthim.). Mot germanique. Cf. M. L. 1294 a. \*bridila.

\*brigantes: Marcellus, Med. 8, 127, sine vermiculos habeant aut brigantes, qui cilia arare et exulcerare solent. Gaulois? M. L. 1294 b.

brisa, -ae f. : marc de raisin (Colum., Gl.). Sans doute latinisation de τὰ Βρύτεα, Βρύτια, thrace? Cf. defrutum. M. L. 1307. Semble sans rapport avec le mot suivant.

\*brīso, -as : fouler aux picds; Brisaeus pater Liber cognominatus... uidetur ab uua quia uuam inuenerit et expresserit pedibus (brisare enim dicitur exprimere), Scol. Pers. 1, 76.

Dérivé : brīsilis : fragilis, Scol. Hor. Carm. 3, 23, 16. Mot sans doute gaulois; cf. v. irl. brissim. Roman: fr. briser, M. L. 1306 et 1310; B. W. s. u.

britannica, -ac f. : plante mal déterminée (Plin. 25. 20). Féminin de l'adjectif dérivé de Britannia. V. André. Lex., s. u.

\*brittaneum (britanium) : deambulatorium marmoratum (Gloss.). Déformation de prytaneum?

\*brittia (britia): - cressa (= all. Kresse). \amplicates (Gloss.). V. André, s. u.

\*brittola (-ula), -ae f. : cēpa minūta. Mot de glossaire auguel remontent quelques formes romanes; cf. M. L. 1315. Le sens de « porrum sectivum » (all. Schnittlauch) que le mot a en latin médiéval suggère un rapprochement avec v. sl. briti « couper ».

\*broccis f.? : broc, sorte de vase. Transcription du gr. Booyic, attestée sous la forme brocc sur les poteries de la Graufesenque, plutôt que lat. broccus substantivé. Voir B. W. s. u; M. L. 1920, \*brocca.

broccus, -a, -um (brocchus) : Non. 25, 22, brocci (bronci codd.) sunt producto ore et dentibus prominentibus. Varron applique l'épithète aux dents elles-mêmes, dentes brocchi. De là, brocc(h)itas. L'adjectif a fourni de nombreux surnoms : Broccus (cf. Labeo), Brocc(h)ius, -iānus, -īna, -illa, -ilō.

Adjectif de forme populaire, à gémination expressive, pour désigner une difformité (cf. flaccus, maccus, lin-

pus). Sans étymologie claire. Cf. irl. brocc « blaireau 17 Panroman, sauf roumain. M. L. 1319; B. W. sous broche

bromus, -I m. : odeur fétide ; emprunt bas latin an gr. βρώμος, dont le dérivé est de forme latine : bromo. sus = βρωμώδης; cf. aussi exbromo (ē-) « enlever la man. vaise odeur », Apic., Anthim.; imbromido, -as (Philum.)

\*brucarius, -I m.: Mulom. Chir. 532, spongiam mollem aut penecillum super alligato et uino bono ocularem au brucarium equestrem imponito ne alligatura cadat. -Bücheler fait dériver le mot de βροῦγος « chenille, sauterelle » (emprunté en bas latin), cf. M. L. 1332, et compare κωνωπείον et culicare « moustiquaire »?

bruma, -ae f. : proprement le jour le plus court de l'année, dicta bruma quod breuissimus tunc dies est Varr., L. L. 6, 8, et P. F. 28, 22; solstice d'hiver, cf Varr., ibid., a bruma ad brumam; a bruma ad solstitium D'où « époque du solstice, de l'hiver » (poétique en ce sens). - Ancien, usuel. Panroman, M. L. 1335; B. W. brume embrun.

Dérivés : brūmālis; et dans les gloses brūmōsus brūmārius, d'où brūmāria : leontopodion (Ps. Ap. Vég.); brūmāria: rōsīna (de rōs) pluuia (Gl.).

Bruma est sans doute le féminin d'un ancien superlatif de breuis. \*breuimus. cf. pour le suffixe îmus. sum.

brūma : emprunt tardif au gr. βρώμα dont dérivent l'adjectif attesté dans les gloses imbrumati, i.-e. incibati et peut-être brūmāticus « fastīdiōsus cibī », imbrūmārii même sens; cf. Isid. 5, 35, 6 (qui confond le mot avec brūma « hiver »). V. Sofer, p. 35.

\*brunchus: — urot, CGL V 347, 54; wrot, 403, 71, « groin ». Gr. ρύγχος? Campid. brunku; M. L. 1336.

\*brunda : caput cerui (Isid.). Mot étranger ; illyrien ou messapien, cf. βρέντιον dans Strabon VI 282, V. Sofer, p. 37.1

\*brunus : furuus (Gl. Reichenau). Germanique semble avoir pénétré en latin vulgaire avant l'an 400 cf. Brüch, D. Einfluss d. germ. Spr. auf das Vulgärlat. p. 87, ct Sofer, p. 68. M. L. 1340; B. W. brun.

\*bruscum, -I n. : nœud de l'érable, érable moucheté Attesté dans Pline : les gloses ont aussi une forme brustum; cf. ruscus, ruscum et rustum. Mot étranger, peutêtre celtique? Bruscus est un nom propre celtique. M L. 1342; B. W. sous brosse. Le frioul. brusk « furoncle » présente le même développement de sens que dans fûrunculus, Cl. molluscum.

brusens : v. ruscus.

\*brutes (i.-e. brutis avec e pour I; bruta, comme nepta) -is f. : bru ; cf. CGL V 314, 32, nurus, bruta, Mot germanique, qu'on trouve dans les gloses et dans les inscriptions tardives de Norique et de Mésie. M. L. 1345; B. W. sous bru.

brūtus, -a, -um : lourd, au sens physique, encore attesté dans Lucr. 6, 105, et que connaît Festus, brutum antiqui grauem dicebant, P. F. 28, 23. Mais surtout employé au sens moral « lourd d'esprit, stupide », joint souvent à animal, d'où brūta, -orum. Brūtus est fréquent comme prénom plébéien ; Brūtulus est osque,

brutesco et obbrutesco, -is, cf. P. F. 201. 29. obbrutuit : obstupuit a bruto quod antiqui pro graui, interdum pro stupido dixerunt. Afranius (426) : non possum uerbum facere, obbrutui. — Atteste depuis Naevius; mais manque dans Plt., Tér., Catul., Cés., Vg., Ov., Mart., Tac., Suét. et dans les discours de Cicéron ; fréquent dans la langue de l'Église. — Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 1348.

Mot populaire, d'origine sans doute osque, avec b issu de g". On peut des lors rapprocher lette gruts « lourd » et le groupe de grauis.

hu. bua. -ae : mots enfantins pour demander à boirc. of P. F. 96, 30; Non. 81, 1; de là uinibua (Lucil.) = οΙνοπότις.

hāhalus. -I (būfalus et būfālī, Ven. Fort. Carm. 7, 4. 21) m. : gazelle, buffle. M. L. 1351; irl. buaball, britt. hual. Emprunt au gr. βούδαλος, βούδαλις.

hāhīla : v. bos.

bābino, -as, -are : -re menstruo mulierum sanguine inquinare, P. F. 29, 1; de là Gloss. Plac. 8, 8, būbinārium n. : sanguis qui mulieribus menstruus (-is codd.) uenit; composé inbūbino dans Lucilius.

Si l'on admet que le b intérieur est, comme il arrive dans des mots ainsi attestés, une graphie de u, il est possible de tenir le mot pour emprunté à l'osco-ombrien et de rapprocher v. sl. gooino « ordure », skr. gūthah. outham, arm. ku (même sens).

\*hubla?: - flood (= Flut), CGL V 404, 35. Lire sans donte : bubla, food. Cf. bubula.

\*bu(b) leum: - est genus quoddam uini, P. F. 29, 21. Lire peut-être, avec Turnèbe, byblinum, cf. gr. βίδλι-

bābō, -onis (dial. būfō, būfus, -ī) m. (et f.), hibou, chathuant. Varr., L. L. 5, 75, pleraeque [aues]... ab suis uocibus... upupa... bubo. — M. L. 1352.

Dérivé : būbilō, -ās (bubulō; cf. iubilō, ululō), M. L. 1354. Cf. gūfō et būfō.

Onomatopée. On a de même gr. βύας, βῦζα, pers. būm, et, sans mutation consonantique, arm. bu. — V.

būbō, -ēnis m. : tumeur, chancre. Emprunt au gr. βουδών; de là būbōnācium (Chiron).

bubulcus, būbulus : v. bōs.

\*bucar : genus est uasis, P. F. 32, 20. Emprunt au gr. βούκερως? Cf., pour la finale calpar.

bucca, -ae f. : bouche ; synonyme familier de ōs. Employé au pluriel, désigne surtout les joues, les mâchoires, cf. Plt., Sti. 724, suffla... buccas; c'est aussi le sens du diminutif bucculae, et les gloses l'expliquent correctement par γνάθος, genae, maxillae. 2º bouchée. - Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1357; B. W. s. u.; irl. boccoit, britt. boch, bogail, gr. mod. Bouxla.

Dérivés : buccula f. : 1º bouchée : joues (au pluriel); 2º mentonnière de casque et tout objet en forme de joue : boucle, bosse de bouclier, tringle de catapulte; tumeur (du cheval); (b. lat.) sorte de vase (= bucculare, -is), M. L. 1364; bucculentus (Plt.),

buccosus (Gloss.) : joufflu : buccella (b. lat.) : 10 bouchée, miette; 2º petit pain, M. L. 1359, 1360 (cf. 1358, \*buccāta); buccellāgō (Plin. Val.); buccellārius (-ris): synonyme tardif de satelles « a buccellis uel buccellato appellatus » (Thes.). Cf. buccellatum : biscuit, pain de munition, M. L. 1361; (b)uccellatării, -turii, -torii, sans doute ancien mot de la comédie, conservé par les gloses, qui le traduisent par parasituli; bucco, -onis m. (et buccus); grande bouche, bayard, sot; de là : bucco, -ās (Gloss.), bavarder, M. L. 1363. -\*imbuccāre, M. L. 4285.

bugillo

Composés: buccifer, duribuccius, debuccellatus, tous rares et tardifs : ātribux, v. āter.

Il se peut que bucca soit d'origine celtique et se soit substitué dans la langue populaire à os et à gena comme étant plus expressif : cf. beccus, celtique lui aussi, Buccus, Bucco, Buccio sont des noms celtiques; cf. aussi Bucciācus (uīcus) = Boissy, et Buccelenus dux Francorum: Buccioualdus, évêque de Verdun, cf. Greg. Tur. 9, 23 : Buccioualdus... ferebant enim hunc esse superbum, et ob hoc a nonnullis buccus ualidus uocitabatur.

Sans correspondant sûr hors du latin.

būcerus, būcerius, -a, -um : aux cornes de bœuf. Transcription du gr. βούκερως, βουκέραος, attesté depuis Lucrèce.

būcētum : v. bōs.

būcina, -ao f.: trompette; Vég., Mil. 3, 5, tuba quae directa est appellatur, bucina quae in semet aereo circulo flectitur. I -- Ancien, usuel. Les langues romanes attestent būcīna et būcīna (ce dernier, sans doute, d'après les adjectifs en -īnus, uaccīnus), M. L. 1368; britt. begin, germ. v. h. a. buchine. - būcinus m. : joueur de trompette (forme vulgaire pour \*bucen?). - būcinum: 1º son de trompette, trompette; 2º coquillage, pourpre. Dénominatii: būcino, -ās, M. L. 1369 (et de-, dī-būcino), būcinātor, Cf. aussi M. L. 1365, \*bucellum, v. h. a. buhhila.

Mot italique (gr. βυκάνη est d'origine latine). Sans doute composé de bou- et -cana (Cuny, Mél. F. de Saussure, p. 109 sqq.).

būcula : v. bos.

buda. -ae f. : ulve, herbe des marais, Cf. Claud, Don. Ae. 2, 135, uluam... quam uolgo budam appellant. M. L. 1371. V. André, Lex., s. u.

\*budaina?: i.-c. lingua bubula, CGL III 553, 59 (618, 8, budama). Autre nom, sans doute, de la buglosse, plante.

\*bufa, bufus? : = βούπρηστις dans Diosc. 1, 50, bibitis cant(h)aridis aut bufis poto additum (melinum succurrit), où le texte grec porte, 1, 55, πίνεται δὲ πρὸς κανθαρίδας, βουπρήστεις.

būfo. -onis m. : Irana terrestris nimiae magnitudinis (Serv., G. I 184); 20 sorex siluestris, ἀρουραΐος μῦς; taupe? M. L. 1374. Irl. buaf.

Mot dialectal, comme le montre la préservation de f intervocalique. Ce mot a dû désigner deux animaux différents. Cf. būbō et le mot précédent. — Onomatopée.

\*bugillo, -onis m. : bouillon blanc (Marcellus). Mot gaulois d'après Bertoldi, Colonis., p. 96, n. 3.

bulbus, -I m. : oignon (de plante); emprunt ancien au gr. βολβός.

Dérivés : bulbulus m.; bulbosus, bulbaceus.

bulga, -ae f. : bulgas Galli sacculos scorteos appellant, P. F. 31, 25; puis e ventre, utérus ». Emprunt archaïque, et sans doute familier (Lucilius, Varron ; repris par Tertullien); bien représenté dans les langues romanes, fr. bouge, M. L. 1382; et 9649, \*bulgile. Cf. irl. bolg « valise », bolgain « j'enfle ». V. follis.

hnležeč : v. uuluāgö.

bullmus, -I m. : boulimie. Emprunt fait par la langue médicale au gr. βούλιμος, dont ont été formés, à basse époque, les dérivés latins : būlīmosus, būlīmo, -ās et Būlīmio. -onis.

bulla, -ae f. : bulle d'air qui se forme à la surface de l'eau; puis tout objet en forme de bulle : boule. tête de clou bouton; en particulier, bulle d'or ou de cuir que les jeunes Romains portaient au cou et dont l'usage était d'origine étrusque, d'après Festus 430, 7; à basse époque, « sceau, bulle ». - Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1385; v. angl. bula, irl. boll.

Dérivés : bullatus : orné de bulles, de clous, etc.; bullula (tardif); bullo, -ās: bouillonner, M. L. 1386; bullātio; les langues romanes attestent aussi \*bullicare, M. L. 1388; B. W. bouger. Cf. peut-être aussi bulluca, \*bullucea « prunelle », M. L. 1390-1390 a.

A bulla se rattache encore bullio, -is : bouillonner, bouillir. - Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1389. Bullio est une formation en -io, comme la plupart des verbes qui désignent un bruit ou un cri : glocio. grundio, uissio, etc. C'est proprement « faire bou(l), bou(1) ». De là : ¿bullio, laisser s'échapper en bouillonnant; bullitiö; bullësco, -is, ebullësco et même b. lat. bullizo (Chir.); subbullire. -lliare, M. L. 8351-8350 a.

Mot expressif qui rappelle des mois indiquant une protubérance ronde : gr. βόλδος, lit. būlbé « pomme de terre » bumbulas « nœud dans le fil », skr. bulih « pudendum muliebre ».

bůmammus, -a, -um: hybride formé par Varron sur le gr. βούμαστος (Vg., G. 2, 102), -θος. Cf. būlīmus.

būra. -ae f. et būris. -is (acc. būrim) f. : - dicitur pars aratri posterior decuruata, Non. 80, 16. Būris est plus fréquent que būra, attesté seulement dans Varron. La coexistence du type en -ā- et du type en -i- est caractéristique de certains mots rustiques, cf. ruma et rumis caepa et caepe, ou techniques, cf. prora et proris, suspects d'être empruntés ou d'origine dialectale. M. L. 1409. Irl. bure, britt. bor.

būrātum : incensum, CGL V 272, 43. V. bustum.

\*burbālia?: - intestina maiora, CGL V 173, 4; cf. M. L. 1400.

burburismus. -I m. : gargouillement. Très tardif ; de gr βορδορυγμός déformé d'après les autres noms de maladies en -ismus.

burdit : ψηρτιά (ψιρτιά, Bücheler), γαυριά, CGL II 31, 39. V. le suivant.

burdus, -I; burdo, -onis m. : bardot; produit du

croisement d'un cheval et d'une anesse. Les deux formes sont représentées dans les langues romanes, sauf en ron. main; M. L. 1403-1405. Cf. germ. : v. h. a. burdihbin

Dérivés : burdunculus m. : 1º petit mulet ; 2º langue de bœuf, plante (Marcell.); burdonārius, burdonicus. muletier : burdatio : sorte d'impôt ou de prestation (tardif; Greg. M., Epist., cf. Thes. s. u.); et peut-être \*burdio, -is, formation plaisante d'après yaupuda « faire le fier », parlant de chevaux ; \*burdicare, M. I.

S'v rattache peut-être burdubasta, qu'on trouve dans Petr. 45, 11, à propos d'un gladiateur décrépit : « mulet de bât »; cf. bastum, et gr. φορτοδαστάχτης?

Le mot n'apparaît que sous l'Empire et doit être em. prunté: Burdo, Burdonus, Burdonianus semble appar. tenir à l'onomastique celtique; d'autre part, la double flexion est aussi en faveur d'une origine celtique

\*hurgus. -I m. ; b. lat., e. g. Vég., Mil. 4, 10, castellum paruolum quem burgum uocant; Oros., Hist. 7, 32, 12 crebra per limitem habitacula constituta burgos uolgo uocant (scil. Burgundiones qui inde dicti putantur). M L. 1407; B. W. bourg. Irl. borce, britt. borc'h, bourch'is. etc.

Dérivé : burgārius.

Mot évidemment germanique; la glose πύργος, hacc turris, burgus, CGL II 426, 46; 570, 24, burgus, turris est un rapprochement de lettré. V. toutesois E. Penninck. L'origine hellénique de « burgus », Latomus IV. p. 5 sqq.

\*būricus (-ichus : burricus), -I m. : bourrique, petit cheval; synonyme de mannus. Mot bas latin et vulgaire, cf. Porph., Hor. C. 3, 27, 7, manni equi dicuntur pusilli quos uolgo buric(h)os uocant. On trouve aussi dans les gloses la graphie brunicus, d'après le germ. brun? V. Sofer, p. 68. Les formes romanes remontent à \*burriccus, v. M. L. 1413, et peut-être aussi à \*burrus. Sans doute emprunté, comme caballus, canthérius, mannus. Les Būrī (βούροι) sont une peuplade de Germanie, cf. Tac., Germ. 43; une expeditio Burica est mentionnée CIL III 5937; Buricus figure comme cognomen CIL X 8059, 36; XII 2525; VIII 11400 (et 12390?); et le sens de būricus correspond bien à la description des chevaux germains que donne Tacite, Germ. 6. V. B. W. sous

burra. -ae f. (b. lat.) : bourre, laine grossière. De là: chose grossière ou sans importance. M. L. 1411; 1414, \*burrio : 1415, \*burrula. Peut-être féminin substantivé (burra sc. lāna) de l'adjectif burrus? Cf. toutefois reburrus. Il est difficile d'y rattacher \*burrago « bourrache », cf. M. L. 1412; B. W. s. u., et bourgeon.

burrus, -a, -um : roux. Emprunt populaire ancien au gr. πυρρός; v. P. F. s. u. ballaena; et Cic., Or. 160, Burrum semper Ennius dixit, numquam Pyrrhum. Cf. aussi la glos3 du Pseudo-Placide : Burrae Vatroniae : fatuae ac stupidae, a fabula quadam Vatroni auctoris quam Burra inscripsit; uel a meretrice burra (Lindsay, Class. Quart. 23, 31). Comme adjectif, le mot n'est plus attesté que dans les gloses, mais il subsistait dans la langue rustique, cf. P. F. 28, 9, burrum dicebant antiqui quod nunc dicimus rufum, unde rustici burram appellant buculam

guae rostrum habet rufum. Pari modo rubens cibo ac poquae rusu armado burrus appellatur. — Les gloses prégentent souvent la forme birrus, qui est confirmée par sentent source par igg langues romanes ; toutefois, en dehors de l'ital birro les dérivés présentent des sens éloignés gris-vanit, béret), et il y a peut-être là un autre mot, cf. M. L. 1117 et 1416, et B. W. s. u.; v. encore \*būrius. M. L. 1410.

De burrus dérive un adjectif burranicus substantive. attesté par P. F. 33, 4 : burranica potio appellatur lacte mixtum sapa, a rufo colore quem burrum uocant; et 32. 20 : burranicum genus uasis.

Je passage de  $\pi$  à b (cf. buxus) indique peut-être que le mot n'aurait pas été emprunté directement au grec nar les Latins. V. Ernout, Aspects, p. 30.

hursa, -ae f. : bourse (Gloss.). Emprunt tardif et populaire au gr. βόρσαι; la graphie avec y est une grapopularite ; les formes romanes attestant bursa. M. 1. 1432; B. W. s. u.

hastum, -In. : - proprie dicitur locus in quo mortuus est combustus et sepultus diciturque bustum, quasi bene ustum; ubi uero combustus quis tantummodo, alibi uero a sepultus, is locus ab urendo ustrina uocatur. sed modo busta sepulcra appellamus, P. F. 29, 7; cf. rogus. Fait l'effet d'appartenir à un verbe \*būrō, tiré de amb-ūrō. qui aurait été analysé en am-būrō, cf. ūrō, d'où combūrō. of la glose butum : imbutum ab imbuendo, CGL IV 592. 20, où imbuere a été découpé im + buo.

Servius distingue pyra, rogus, bustum, cf. Thes. II 2256, 27 ct 35. Mais bustum (bustus m. à basse époque) est devenu rapidement synonyme de tumulus ou de sepulcrum, cf. M. L. 1422.

Dérivés et composés : bustar, -āris; bustiō. -ōnis; busto, -as (mots de gloss.); bustuarius : brûleur de morts, d'où rôdeur de cimetières (au lieu de \*bustārius, sans doute d'après ossuărium, cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr. 8, p. 212); bustualis (b. lat.); bustirapus, mot de Plt. qui traduit τυμδωρύχος; busticetum (Am., Gloss.) : endroit réservé aux bûchers (d'après iuncetum, quercetum, etc.). On trouve aussi dans les gloses buratum: incensum, CGL V 272, 43, 444, 9: de là \*abburāre, M. L. 15.

būteo (-tio), -onis m. : buse, busard; butor; būtio, -la: crier comme le busard ou le butor. — Ancien : figure

comme cognomen dans les Fast, cos, Capitol, de l'an 507 de Rome (247 av. J.-C.). Réuni à būbō dans P. F. 29, 12 : butteo genus auis qui ex eo se alit quod accipitri eripuerit, uastitatisque esse causam his locis quae intrauerit, ut bubo, a quo etiam appellatur buteo. M. L. 1423; B. W. s. u. V. būbō.

**byssus** 

\*buteo?: buteonem (bosteonem var.), iuuenem, CGL V 8, 13. Cf. Thes. s. u. Cf. pour le sens gr. τριόργης?

buttis, -is f. (et buttia attesté par les langues romanes. cf. būris/būra, M. L. 1427 et 1425) : petit vase. Mot de la basse latinité, peut-être emprunté. Etr. pui? Le gr. a πυτίνη, tarent. βυτίνη. λάγυνος ή duic Hes. De là : bătticula, bătticella « bouteille », B. W. s. u. ; M. L. 1426 ; germ. : v. angl. bytt ; celt. : gall. both. irl. putraic de \*buttericus.

buttubatta: Naeuius (com. 131) pro nugatoriis posuit, hoc est, nullius dignationis, P. F. 32, 21, Onomatopée : cf. buttutti.

\*buttunăria (butu-, butti-, buta-) : eliodoron, i. rosa buttunaria, CGL III 623, 31.

\*buttutti : [f]luctus quidam (uel) sonus uocis effeminatior ut esse in sacris Anagninorum uocum ueterum interpretes dicunt. Charis., GLK I 242.

rum. -I (buturum: butirum: b. lat. butirum) n : beurre. Emprunt d'abord dans la langue médicale au gr. βούτυρον. Les formes romanes remontent à bûturum et buturum, būtīrum, M. L. 1429: B. W. s. u.: v. angl. buture; v. h. a. butera, etc.

buxus, -I (-ūs) f. et buxum, -I n. : buis (arbre ou bois); objet de buis, toupie, flûte, M. L. 1430. De même origine que gr. πύξος (cf., pour l'initiale, burrus). Sans doute venu, avec l'arbre, d'Asic Mineure. A Ilugoïc correspond Buxentum (= Volcastio) sur la côte de Lucanie.

Dérivés latins : buxeus, buxīnus, buxōsus; buxētum; buxifer; buxiarius; buxans, -antis (Apul.). De pyxis devenu buxis provient le v. h. a. buhsa (cf. box), de l'acc. buxida le fr. botte, etc., l'irl. bugsa, à côté de piosa (de puzida).

byssus (bus-, bis-), -I f. (et m. on rencontre aussi bussum n.) : sorte de lin. Emprunt tardif au gr. βύσσος. Dérivé: byssinus. M. L. 1432.